

GAVROCHE

REVUE D'HISTOIRE POPULAIRE

Le numéro : 35 F

Bimestriel n° 83 – 14e année – septembre-octobre 1995

GAVROCHE

Revue bimestrielle
d'histoire populaire

Numéro 83
Septembre-Octobre 1995

Publication des
Editions Floréal
BP 872
27008 Evreux cedex
39-41, rue de la Harpe
Tél. : 32.33.22.33

Directeur gérant :
Georges PELLETIER
Directeur de la publication :
Georges POTVIN
Secrétaire de rédaction :
Claude VIRLOUVET
Secrétaire :
Françoise BERANGER
Avec la collaboration
pour ce numéro de
S. BOULOUQUE
Ch. DELPORTE
L. DOUSSIN
G. GOETZ
O. GOMOLINSKI
C. JACQUIER
J.J. LEDOS
J.L. PANNE
G. PELLETIER
J.L. PILLIAT
G. POTVIN
G. RAGACHE

Commission paritaire : 64185
I.S.S.N. : 02-42-9705

Les manuscrits
ne sont pas renvoyés.

Les articles publiés dans cette
revue sont résumés et indexés
dans HISTORICAL ABSTRACTS
and AMERICA :
HISTORY and LIFE

Distribution en librairie :
DIFFUSION POPULAIRE
21 ter, rue Voltaire
75011 Paris - Tél. 40.24.21.31

Imprimé en France

Secrétariat de rédaction
et mise en page :
Scoop Presse Normande à Evreux
Impression :
27 Offset-Gravigny

EDITORIAL

Faut-il parler d'"écologie",, ou d'"écologies" ? Ce pluriel ne me paraît pas singulier, étant donné le nombre des sujets concernés, le nombre d'angles différents pour les étudier et le nombre de disciplines mises à contribution. D'ailleurs, mesdames et messieurs les écolos, gens fort actifs, dévoués et d'esprit militant, ne rechignent pas à s'occuper de problèmes qui ne relèvent pas toujours – ou bien partiellement seulement – de leur compétence.

Compétence souvent mise en question du fait même de cet éparpillement des activités ; et puis il faut bien dire que les écolos des débuts avaient un côté amateur, impulsif et un peu naïf. C'était l'époque du Larzac et du mouton symbolique du retour à la terre... un certain nombre de jeunes tentèrent l'expérience, étudiants et surtout enseignants, désireux sans doute de comparer la docilité de leurs élèves avec celle de leurs ouailles ! Bien peu s'y sont établis durablement ; quelques villages furent sauvés de la désertification, et c'est déjà beaucoup.

Vinrent ensuite pour l'écologie des temps plus sévères. On s'y appuya davantage sur des recherches scientifiques, des études statistiques, des comités incluant des compétences et/ou célébrités incontestables. Un dernier pas menait tout naturellement à la politique qui leur ouvrit l'accès aux plus efficaces moyens d'action. Les Verts y devinrent une force non négligeable ; surtout dans les pays industrialisés – le premier souci des autres étant de manger tous les jours, pollution ou pas. En France toutefois, après la croissance et les réussites des débuts, les récents scrutins ont fait voler en éclats le, ou plutôt les partis écologiques. Triste, triste... Espérons que le bon sens, l'évolution des esprits, la nécessité de cette lutte viennent à bout de l'orgueil, de l'ambition, des forces de division.

D'ailleurs on n'en est plus seulement là. Sans toutefois qu'elle courre le risque de se laisser "bouffer" par l'administration, l'écologie doit désormais être partout, dès les premières études de chaque projet, non pour freiner systématiquement, mais au contraire pour sécuriser les populations de plus en plus souvent inquiètes dès qu'on parle travaux d'importance. La place de l'écologie devrait être là, officiellement mandée pour examiner toutes les implications sur l'environnement avec la même attention que l'on examine par ailleurs les implications financières. Ce n'est pas dire qu'il n'y aura plus d'erreurs, mais du moins aura-t-on cherché à les prévenir.

Je ne suis pas de ceux qui fustigent à tout propos "le stupide 19e siècle". Mais là, il faut bien avouer que tout pèse sur ses épaules, sans que le "catastrophique 20e" ait changé grand' chose, sinon en pire. "Le siècle des ingénieurs" cher à Jules Verne a découvert et mis en œuvre cent moyens enthousiasmants de grignoter cette généreuse planète qui nous apporte les inépuisables ressources de son sol et de son sous-sol. Le siècle présent n'a plus beaucoup d'années pour prouver que l'on peut faire mieux ; mais dès à présent, disons-le tout net : c'est mal barré... Le dernier (?) exemple de "grand travaux" manqués, polluant des sous-continents entiers et ne servant en définitive à rien (ou si mal ou si peu), sont ceux de l'ère stalinienne. Ils devaient changer le visage de la planète. Ils y sont parvenus : elle est défigurée – peut-être à jamais...

Quant aux "essais nucléaires" !...

Georges POTVIN

A paraître dans les prochains numéros :
– Dossier sur la guerre d'Espagne :
• Témoignage : de la guerre d'Espagne à Buchenwald
• J'ai été témoin à Barcelone (Orwell)
• Les milices ouvrières catalanes en 1936
– Victor Serge, observateur lucide des années 40-45
– Les anarchistes et la guerre d'Indochine
– Il y a 50 ans naissait "La Révolution Prolétarienne"
– Les Auvergnats de Paris
– Jean Richepin poète des gueux et académicien

"MARECHAL NOUS VOILA !"

Pétain ou le culte de la personnalité à l'usage de la jeunesse

Au cours de l'été 1940, à peine installés à Vichy, les fonctionnaires du nouveau pouvoir se préoccupent de faire connaître le chef de l'Etat à une jeunesse qui ignore à peu près tout de lui. C'est pourquoi images, buvards, protège-cahiers, plumiers et toute une bimbeloterie à l'effigie ou à la gloire de Pétain sont rapidement mis en circulation. La publication de ces livres ou gravures doit bien peu à l'initiative privée et, même si le Maréchal est très populaire dans certains milieux, il ne faut pas seulement voir dans l'abondance de la production l'effet d'un culte "spontané" de la personnalité. En effet tout ce qui touche à la personne du chef de l'Etat est étroitement surveillé par la censure et il faut rappeler là les "consignes générales destinées à la presse", consignes permanentes dont une (n°24) précise de ne "Rien laisser passer sur le Maréchal Pétain sans en référer au Service Central (1).



Brochure de "La Bonne Presse" (Limoges) - 1941.

A propos de la force de l'image auprès des enfants, Laurence Bertrand Dorléac souligne que : "Un portrait du Maréchal demeure un symbole de sa puissance et rappelle sa mission initiale : renforcer sa position (celle de Pétain) dans les imaginaires" (2). Jugement pertinent car cette production d'images, malgré des aspects naïfs et populaires, fait partie d'une stratégie d'ensemble dans laquelle se trouvent englobés aussi bien les livres ou les illustrés que l'édition d'affiches spécifiquement destinées aux enfants et toute autre forme de représentation. En témoigne la consigne permanente n°25, particulièrement importante, et qu'il nous faut citer en entier : "Toutes les œuvres d'art représentant les traits du chef de l'Etat, photographies, gravures, dessins, peintures, estampes, modèles, timbres, sculptures, effigies et toute reproduction ne pourront être diffusées, vendues ni exposées sans avoir été soumises préalablement à la Censure Centrale sous forme de photo ou de maquette." (3)

Ce règlement concerne bien entendu l'édition et la presse destinées à la jeunesse. Donc tous ces livres, dessins, images ou bibelots, qui donnent lieu à des tirages importants et à une très large diffusion, ne sont pas de simples objets de curiosité. Ils s'intègrent dans un programme de propagande. Ils touchent quotidiennement un vaste public dont beaucoup d'enfants qui aiment constituer des collections ou les échangent volontiers. A l'école

comme chez eux, ils sont en contact fréquent avec cette propagande insidieuse.

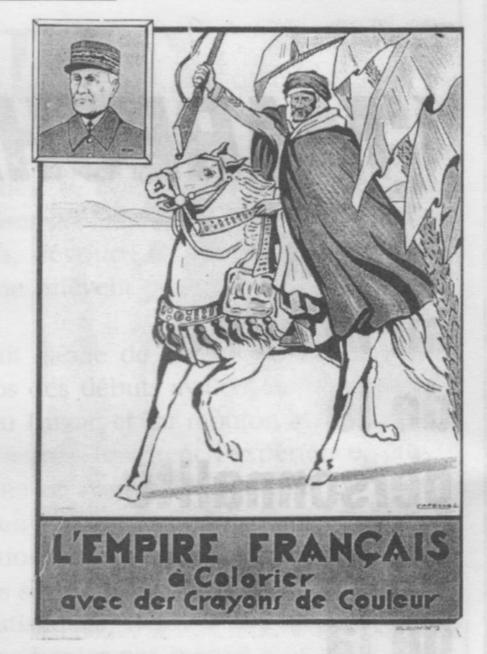
Christian Faure affirme qu'à cette époque "L'Etat français n'a pas une politique artistique définie, si ce n'est la volonté d'éduquer et de contraindre la société à adopter son idéologie au travers des formes qui lui conviennent. L'imagerie populaire traditionnelle en est une." (4) Il est de fait qu'il n'y a pas vraiment "d'art maréchaliste" pendant ces quatre années mais que l'on remarque très vite "un air de famille" entre toutes les productions graphiques du moment. Si chaque artiste, dessinateur, peintre ou sculpteur garde son style, ce résultat relativement uniforme tient probablement à la méthode de production : toute œuvre passe par le même bureau de censure; toute œuvre est donc orientée, modifiée par une esthétique officielle qui l'imprègne d'autant plus que dans bien des cas il s'agit de commandes spécifiquement rémunérées.

Dès la rentrée scolaire, le "Bureau de documentation du Chef de l'Etat" s'adresse aux jeunes enfants en éditant un petit Abécédaire qui comporte en vis à vis de chacune des lettres de l'alphabet une photo évoquant la vie ou la personne du chef de l'Etat. On se promène ainsi de "A : comme Amour du Maréchal pour le drapeau" à Z en passant par "Y : les Yeux du maréchal"... Les services de propagande de Vichy, qui ont compris l'importance de l'enjeu, diffusent aussi des albums d'images à colorier. L'un d'entre eux, intitulé "La vie du Maréchal - petit album à colorier par les enfants de France" est réalisé dans un style simple évoquant les images d'Epinal. En fait c'est d'un véritable livre qu'il s'agit car en vis à vis de chaque image se trouve un texte résumant l'épisode illustré. On y donne aussi des conseils destinés à canaliser l'imagination du gamin pour le cas où il aurait la facétieuse idée d'affubler le Maréchal d'un costume de clown.... Par exemple en face de l'image intitulée "Le don à la patrie - juin 40" on peut lire ce commentaire, ce commandement pourrait-on presque dire : "Pour cette image faites un bel uniforme bleu ciel avec des boutons et la médaille dorés". L'album (5) est conçu à Vichy (et à Limoges) sous la direction du graveur-illustrateur Ambroselli. Celui-ci dirige aussi "L'imagerie du Maréchal", un atelier d'artistes et d'artisans agréés par le gouvernement qui crée des séries d'images sur le thème des Saints Patrons, des métiers de France, des Fables de La Fontaine ou encore des calendriers et jeux illustrés.

Dès l'automne 40, Ambroselli travaille en liaison étroite et prolongée avec l'entourage de Pétain, en particulier avec le docteur Ménétrel, médecin du Maréchal, qui, bien que n'ayant pas de mandat officiel dans ce domaine, suit de près tout ce qui touche à la jeunesse. En témoignent deux lettres. L'une probablement rédigée à la fin 1941 dans laquelle Ambroselli fait le point sur l'activité de l'Imagerie et écrit :"si je me retourne sur le chemin parcouru l'année passée, je vous (Dr Ménétrel) trouve à chaque carrefour : c'est d'abord vous qui aviez permis que je m'y engage, c'est vous qui m'avez orienté..." (6) Plus tard, dans une autre lettre, Ambroselli demandera au docteur Ménétrel de l'aider à diffuser sa "dernière publication parue sous la marque de l'Imagerie du Maréchal : la collection des plaquettes des Saints patrons" (7).

Ambroselli n'est pas le seul artiste qui travaille en liaison étroite avec Vichy. En 1942, le populaire Alain Saint-Ogan réalise une série de 30 affichettes scolaires, toutes à la gloire de "héros du passé". Intitulées "La France que nous aimons" ces affichettes parmi lesquelles figure le maréchal Pétain "deux fois sauveur de la patrie" orneront les murs des classes, en inspirant un concours de dessins. Saint-Ogan, propagandiste du Maréchal auprès de la jeunesse, répond là à une commande officielle.

Afin d'appuyer les campagnes de promotion de l'image du Maréchal plusieurs concours de dessins sont organisés par le "Secrétariat général à l'Information" particulièrement à l'occasion de Noël. Les fonctionnaires de Vichy appellent cela des "surprises" pour "faire plaisir au Maréchal" pour son anniversaire ou pour Noël. Ainsi 1 million de dessins sont-ils collectés de cette manière en décembre 1940 et 2 millions de lettres en décembre 1941 (8). Pourquoi pour Noël ? Les propagandistes



s'en expliquent très bien et sans fard à l'automne 42 :"car c'est la période la plus favorable pour un effort de ce genre, je propose d'utiliser une fois encore les enfants en organisant une troisième surprise au Maréchal : Le cadeau des moins de quinze ans au Maréchal." (9)

"Utiliser" les enfants, le mot est clairement employé, il s'agit de profiter de leur candeur, de leur générosité naturelle pour faire mieux passer un message politique auprès de leur famille. Or toutes ces initiatives sont relayées par des journaux comme "Benjamin" ou "Cœurs Vaillants" et parfois par des grands magasins comme les Galeries Lafayette ou par des éditeurs comme les Editions de la vraie France à Nice. Là, un concours de dessin est "réservé aux enfants de France" de 6 à 14 ans sans qu'il soit précisé ce que l'on entend par "enfants de France". S'agit-il des enfants d'origine française ? ou vivant en France? Le règlement en est simple : il suffit d'encadrer et de colorier un médaillon imprimé à l'avance : "Mes jeunes amis, à vos crayons, à vos pinceaux... Après avoir exécuté l'encadrement vous inscrirez, de votre plus belle plume, sous l'image du Maréchal, une courte phrase dans laquelle vous exprimerez vos sentiments à son égard. Vous le ferez de tout votre cœur. Cette phrase servira pour le classement des dessins de même mérite." Les prix qui récompensent les gagnants consistent en livrets de Caisse d'Epargne richement dotés (3 000 francs au premier, 1500

au deuxième, 1000 francs au troisième...). Les sommes mises en jeu ne peuvent qu'inciter les parents à pousser leurs enfants à participer. En effet en 1942 le salaire mensuel moyen est de 1150 francs dans les villes de province et de 950 francs dans les campagnes. A Paris il est de 1250 francs. Or l'éditeur niçois offre trois mois de salaire comme 1er prix et le "Grand concours du Maréchal", lancé pour les vacances de Pâques 1942 par les Galeries Lafayette pour "les 7-14 ans", est pourvu d'un grand premier prix de 1000 francs, de cinq premiers prix de 500 francs, dix seconds prix de 250 francs et 25 troisièmes prix de 100 francs (10)". Voilà qui est bien tentant en cette période de pénurie. De plus on joue aussi sur la fierté légitime des lauréats car il est précisé que "les dessins récompensés seront portés spécialement à Vichy et remis en hommage au Maréchal Pétain". La même remarque figure sur le réglement du concours de Nice : "l'œuvre primée sera remise au Maréchal". Dans ce cas, le document que les enfants doivent colorier est inséré dans un exemplaire d'un ouvrage de Roger Descouens intitulé "La vie du Maréchal Pétain racontée aux enfants de France" imprimé par "L'Eclaireur de Nice". Ce journal, décidément bien actif, lance aussi un concours de rédaction dont Pierre Giolitto écrit que : "le sujet à lui seul est tout un programme". Il est ainsi libellé : "De Jeanne d'Arc à Pétain, la France continue. Dites pourquoi et indiquez les raisons de votre confiance dans le renouveau et dans les destinées de la Patrie." La participation est souvent massive car dans ce cas, Pierre Giolitto précise que "Présidé par le duc de la Force, le jury doit départager quelques 15 000 concurrents. Une jeune fille du lycée de Nice et un garçon de Grasse remportent le premier prix et empochent 1000 francs." (11)

Organiser des concours, faire circuler et colorier des portraits ou populariser des symboles comme la francisque ne suffit pas. Il faut aussi faire connaître la vie "exemplaire" du Maréchal à toute cette jeunesse. Pour cela le Secrétariat à la Jeunesse encourage la publication de nombreuses biographies illustrées qui relèvent de l'hagiographie plutôt que de l'Histoire. Bien entendu l'édition de livres illustrés destinés à la jeunesse n'échappe pas à la vigilance des propagandistes de Vichy. Sous l'Occupation on recense au moins 12 biographies de Pétain ou livres à la gloire du Maréchal spécifiquement destinés à la jeunesse (12) dont 7 publiés en 1941, 5 en 1942, 1 en 1943, aucun en 1944. Cette décroissance rapide, à partir de 1943, s'explique par plusieurs facteurs, les uns techniques, les autres politiques.

Le facteur technique tout d'abord : les premières biographies du Maréchal demeurent pour la plupart disponibles en 1943 et 1944 et peuvent être facilement réimprimées; elles s'ajoutent les unes aux autres avec des tirages importants et ont donc tendance à "saturer" la demande. Cependant un facteur politique joue aussi : en 1943 et 44, la Zone libre n'existe plus, les Allemands sont partout présents en France, la situation militaire se dégrade pour les forces de l'Axe et l'étoile du Maréchal commence à décliner. Les éditeurs deviennent donc beaucoup plus circonspects...

Parmi ces biographies on remarque qu'avec 8 titres sur 13 la province se taille la part du lion : 2 à Grenoble (Arthaud et Les Alpes), 1 à Toulouse (Editions du Clocher), 1 à Lyon, 1 à Nice, 1 à Cholet, 1 à Tours (chez Mame), 1 à Limoges. Pour faire l'éloge direct du Maréchal, les éditeurs parisiens se montrent plus discrets que leurs confrères de province. Les "grands" du livre de jeunesse, Gallimard, Flammarion, Hachette... s'abstiennent même. Ce qui ne signifie pas que l'on ne trouve aucun texte maréchaliste chez eux mais ils iront rarement jusqu'à l'hagiographie de commande. On remarque aussi que Paluel-Marmont, un des auteurs les plus prolifiques de la période, en a écrit trois à lui seul. Il est vrai que Paluel-Marmont ne peut être taxé d'opportunisme car c'est un partisan et un propagandiste de longue date du Maréchal. En effet il a déjà publié une biographie de Pétain (pour adultes) chez Denoël dès 1935. A destination des jeunes Paluel-Marmont a même amorcé une campagne "pétainiste" avant la déclaration de guerre car on trouve dans "Benjamin" du 16 mars 1939 un article sur trois colonnes encadrant un portrait de Pétain et intitulé : "Comment un maréchal de France est devenu ambassadeur". Paluel-Marmont y rappelle le rôle joué à Verdun par Pétain mais l'article n'est pas seulement informatif car il est accompagné d'un texte intitulé "Message à la jeunesse" (constitué d'un extrait d'une entrevue accordée par Pétain au journal "Candide"). On peut y lire que les enfants doivent acquérir "le mépris de la facilité, le sens de l'effort et du travail" ou encore "C'est l'éducation patriotique qui donnera à la jeunesse, en qui je place toute mon espérance, le goût de travailler et de servir, le goût de la famille, du foyer, des enfants..." Travail, famille, patrie"donc. Paluel-Marmont avait déjà développé cette trilogie et le culte de Pétain dans "Benjamin" bien avant l'occupation.



Extrait du livre de Paluel Marmont.

Alors de quand date l'engouement de Paluel-Marmont pour le Maréchal ? De la bataille de Verdun, semble-t-il, au cours de laquelle il a été blessé. Un rapport déposé après la guerre (en 1945) aux Archives nationales éclaire un peu ce fort engagement de l'auteur par des réactions autant affectives que politiques. On y lit que Paluel-Marmont a conçu son livre sur Pétain comme un "poème épique sur le soldat et sur l'homme pour lequel il nourrissait une sorte d'admiration filiale et aveugle. Ancien combattant de Verdun, il avait connu là Pétain qui lui avait une fois serré la main et parlé (...) Il avait en lui une confiance aveugle." (13).

Il est exact que Pétain a beaucoup joué sur cette confiance que lui accordaient bien des anciens de la “Grande guerre” et Paluel-Marmont, s’il est probablement un cas extrême, n’est en rien une exception.

Que peut-on lire dans l’ensemble des “biographies” publiées de 1940 à 1943?

Des banalités surtout, dont quelques anecdotes qui rappellent d’autres livres à un lecteur attentif. Par exemple on y apprend que le Maréchal, dès son enfance, montrait des dispositions au commandement et qu’il organisait magistralement des batailles de boules de neige dans la cour de l’école. C’est le genre de cliché qui encombrait déjà toutes les biographies de Bonaparte sous la IIIème République...On y trouve aussi un rappel permanent du rôle de Pétain dans la “Grande guerre”, en particulier son rôle, présenté comme décisif, de “vainqueur de Verdun”. Rien là de bien original., néanmoins, au fil des pages, les allusions à une vie politique plus récente abondent. Elles commencent souvent avec la guerre d’Espagne : “Plus qu’une autre nation, l’Espagne fut déchirée. A peine eut-elle reconquis son noble et fier visage, que la France longtemps défigurée s’empressa de se faire reconnaître à elle, sous ses traits les plus purs. Le Maréchal était le seul qui fût digne de l’immortel génie d’une Nation que des idéologies étrangères avaient fait méconnaître. Lorqu’il présenta ses lettres de créance au général Franco, son frère d’armes au Rif, les nuages se dissipèrent. De nouveau, il n’y eut plus de Pyrénées.” peut-on lire en légende d’une des gravures de “La vie du Maréchal” Sans être clairement cité, le gouvernement de Front Populaire est égratigné au passage et Franco présenté comme un ami de la nouvelle France et comme un “frère d’armes” du Maréchal.

Sous la plume de Paluel-Marmont la guerre d’Espagne tient aussi une bonne place. Il évoque d’abord le rôle de Pétain comme ambassadeur : “La place où le général Franco l’attendait rutilait d’uniformes”. Une gravure (pleine page) représente des cavaliers et des militaires en uniformes chamarrés rendant honneur à Pétain. Puis Paluel-Marmont fait parler Franco : “Monsieur le Maréchal,


PAROLES DU CHEF

... La Patrie demeure intacte tant que subsiste l’amour de ses enfants pour elle. Cet amour n’a jamais eu plus de ferveur.
(23 juin 1940.)

Je hais les mensonges qui vous ont fait tant de mal.
(25 juin 1940.)

Soyez fidèle à votre devoir quotidien dont l’accomplissement représente pour chacun une victoire.
(9 juillet 1940.)

Le travail des Français est la ressource suprême de la Patrie. Il doit être sacré.
(11 juillet 1940.)

C’est avec vous que la France redeviendra ce qu’elle aurait toujours dû rester.

Votre génération pourra revoir une France heureuse.

J’y travaille de tout mon cœur et **je sais que je peux compter sur vous pour m’aider dans ce dur travail.**

Message à des jeunes. Août 1940.

Almanach du Groupe Fleurus (1941).

lui dit le général Franco, je ne sais pas ce que la France vous a chargé de nous apporter, mais elle ne pouvait nous le faire apporter plus magnifiquement” et il évoque la guerre civile : “L’Espagne relevait à peine d’une longue et sanglante guerre civile. Ses grandes villes manquaient de vivres, de vêtements. Pétain organisa des convois, des distributions de pain, de lait, de produits de première nécessité; il réconfortait, soulageait, guérissait les corps en même temps qu’il conquérait les cœurs.” L’auteur transforme ainsi, subrepticement, l’aide humanitaire que la France accorda effectivement à l’Espagne meurtrie en une action personnelle du Maréchal car Paluel-Marmont est fasciné par la personne du Maréchal à qui il voue un culte sans faille. Il reçoit d’ailleurs une lettre signée de Pétain pour le remercier de ses publications et de ses nombreuses conférences en région parisienne. Nous avons eu la chance de retrouver aux Archives Nationales la réponse de Paluel-Marmont à cette lettre :

“Monsieur le Maréchal (...) Inlassablement, je continue d’aller dire aux jeunes écoliers de Paris et de la banlieue, aux adolescents des centres de jeunesse, aux jeunes hommes de tous les milieux, l’exemple de devoir que vous n’avez jamais cessé d’être, le témoignage éperdu de la Patrie que vous ne cessez de donner, et ce que vous attendez d’eux et de nous pour que la France revive et vive.” Puis, dans la conclusion, Paluel-Marmont identifie la personne de Pétain à la France : “C’est dans cet esprit de dévouement total à la cause sacrée de la France, et à vous même qui l’incarnez, que je vous prie d’agréer Monsieur le Maréchal, l’hommage de mon attachement filial le plus déférent”(14). Paluel Marmont ne semble pourtant pas connaître personnellement l’homme à qui il attribue tant de vertu et il sera bien mal récompensé de cet attachement total car il n’obtiendra pas la moindre entrevue, ni du Maréchal, ni même du docteur Ménétrel. Son courrier en témoigne car au détour d’une lettre du 22 octobre 1941 il remercie Ménétrel pour “cette marque d’estime que vous avez bien voulu me donner à distance”. Un peu plus loin il revient à la charge en concluant, amer : “Je forme le vœu qu’une occasion heureuse me soit donnée un jour de vous être présenté autrement que... verbalement !” N’entre pas qui veut dans la petite coterie sectaire qui gravite autour de Ménétrel, dont le rôle de simple médecin n’a pourtant rien d’officiel mais dont chacun sait à Vichy qu’il filtre toutes les entrevues sous le prétexte de ne pas trop fatiguer “le” Maréchal...

Gilles RAGACHE
(à suivre)

(1) consignes du Secrétariat Général à l’Information, 5 janvier 1941. Archives Nationales série III W 240.

(2) in “L’Image fixe” n°07, revue trimestrielle.

(3) Archives nationales F III W 240.

(4) in “Le projet culturel de Vichy” par Christian Faure.

(5) ce document est conservé à l’INRP à ROUEN-Mont Saint-Aignan sous la cote 3.6.13/22 625.

(6) lettre retrouvée dans la correspondance de Ménétrel aux Archives nationales F 2 AG 75.

(7) lettre d’Ambroselli à Ménétrel du 5 août 1943 : F 2 AG 75.

(8) Archives nationales F 41 269.

(9) Archives nationales F 41 269.

(10) document conservé à l’INRP Rouen sous la cote 3.6.13/18614.

(11) Pierre Giolitto , “Histoire de la jeunesse sous Vichy”.

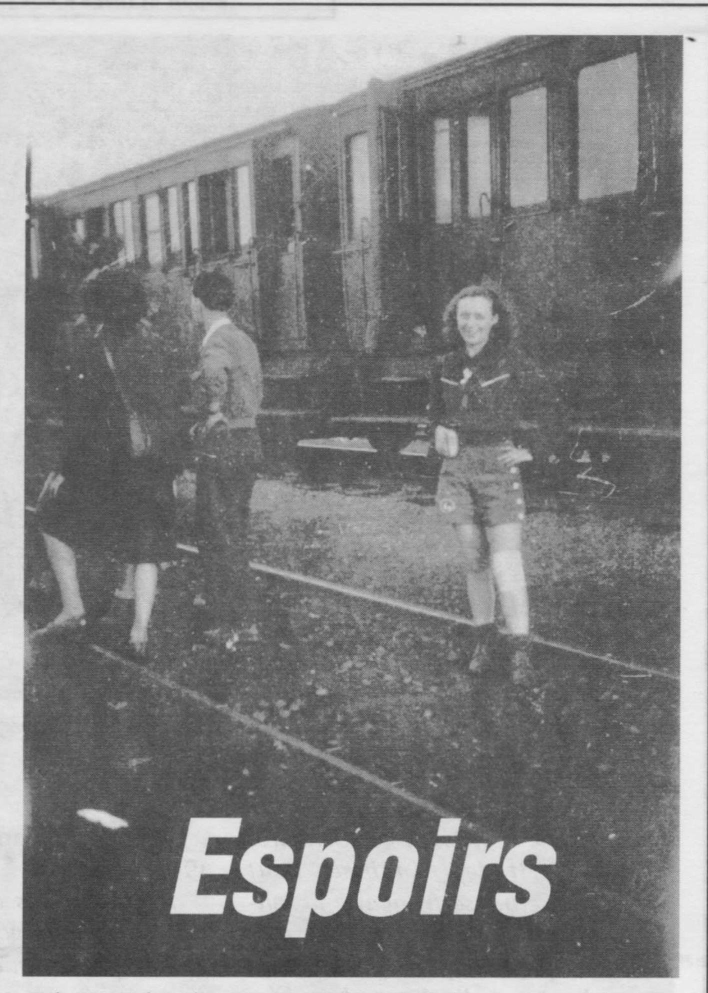
(12) voir le tableau des titres en annexe.

(13) Archives nationales Z6 NL 3497.

(14) Archives nationales F 2 AG 75.



Une page tirée du numéro spécial de "Jeunesse du Monde", organe de la FMJD, sur le festival.



Gaby Goetz lors de son voyage aller à Prague.

et rêves d'une jeunesse à la Libération

(2ème partie)

Dans le précédent numéro Laurent Doussin a présenté et commenté le journal de voyage de Gaby Goetz, sa mère, qui, à 24 ans, partait au festival de la Fédération mondiale de la jeunesse démocratique à Prague en juillet-août 1947.

Après l'aventure du voyage, Laurent Doussin poursuit avec la correspondance de sa mère échangée avec des jeunes rencontrés là-bas.

Correspondance

De retour en France, elle entretint une longue correspondance avec des ami(e)s de France, d'Autriche et de Tchécoslovaquie bien sûr.

Ces lettres, reflètent les préoccupations, les peurs et les espoirs de l'époque. Loin des simples virées touristiques, les voyages à l'étranger se font dans des camps de jeunes, notamment franco-allemands, où l'on met en ouvre une idée simple : plus les peuples se connaîtront, moins ils se feront la guerre. **Même si l'idéologie n'est pas absente de ces camps, l'essentiel réside dans les contacts noués de jeune à jeune.**

Ils étaient organisés par divers mouvements, dont ceux d'Auberges de Jeunesse.

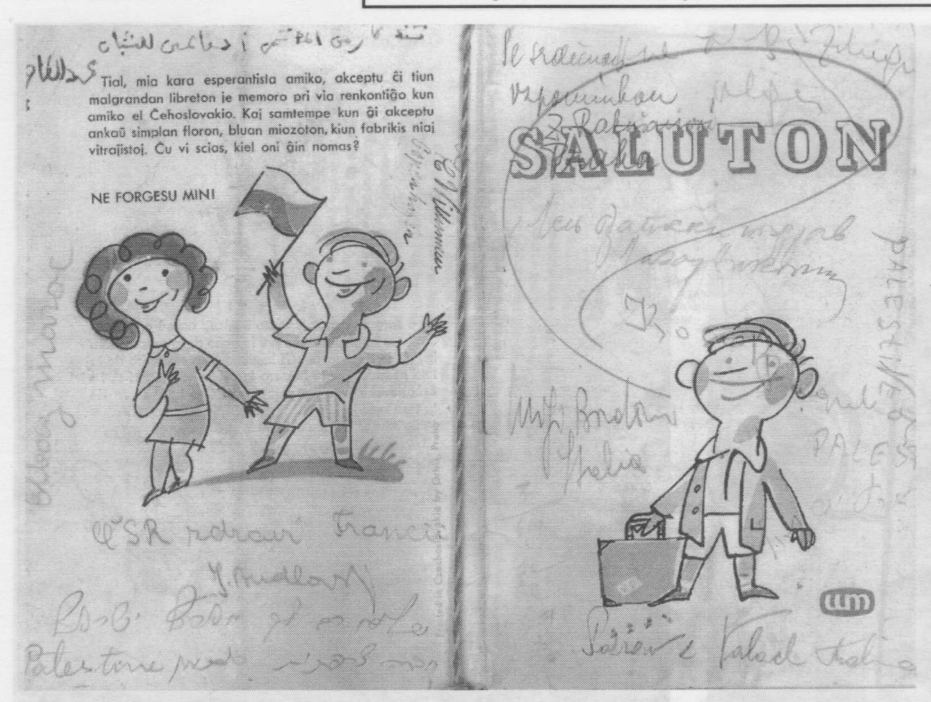
De plus, à Prague, Gaby Goetz était la seule de son groupe à posséder un appareil-photo. Elle fit des tirages pour tous qu'elle se faisait rembourser en beurre-le rationnement alimentaire, les fameuses «Restrictions» dureront jusqu'en 1949-, ce qui posa parfois des problèmes de conditionnement !

Voici quelques extraits.

Lettre d'une française en octobre 1947 :

«Il y a un magnifique réseau d'auberges [de jeunesse] *dans la partie ouest de l'Allemagne car c'est la partie la plus belle de ce pays. Les auberges sont de véritables palais avec un confort des plus modernes. Mais si le côté touristique de mon voyage s'est avéré merveilleux, le côté «travail» a été très intense, en effet le camp a marché vraiment bien. Nous étions une quarantaine comme suit : 20 français et 20 allemands. Un esprit de camaraderie épatant. Les matinées étaient consacrées à des exposés concernant les problèmes franco-allemands.*

De part et d'autre il y avait un réel désir de se mieux connaître et de faire



Livret en esperanto distribué pendant le festival. La couverture a été couverte d'autographes et de signatures lors de la cérémonie de clôture.

ensemble de bonnes choses, un très grand esprit de franchise. Tout comme la jeunesse française la jeunesse allemande en a assez de voir nos deux pays toujours dressés l'un contre l'autre et elle demande qu'une collaboration soit faite pour éviter cet état de choses [...].

Il sera difficile de leur apprendre la démocratie mais l'on doit y arriver, il faut qu'ils apprennent que chacun est né libre et que chacun a le droit d'exprimer sa pensée sans avoir besoin pour cela d'en référer à son voisin.

Le camp a été pour chacun d'entre nous d'un très profit et nous voulons maintenant continuer dans notre entourage l'ouvre commencée là-bas. [allusion au mouvement espérantiste qui redémarre]

Nous avons monté le mouvement ajiste en Allemagne et cela marche, les copains allemands sont emballés pour notre mouvement et ceux qui en ont pris la responsabilité sont capables de faire du bon travail. Je reçois de nombreuses lettres où chacun me parle de ce qu'il fait. Tous ont été ravis d'avoir pu toucher de si près la jeunesse française et cela sans propagande aucune.

Il est à remarquer que de tous les mouvements de jeunesse qui avaient organisé ces rencontres seul le MLAJ a fait quelque chose de bon et a nettement réussi dans son entreprise.»

Lettre d'une française en décembre 1947 :

«Je comprends ta joie d'avoir des lettres de l'étranger, qui nous apportent la preuve que l'amitié n'est pas vaine, mais que nous pouvons arriver à réaliser cette chaîne par dessus les frontières qui réalisera notre rêve, la Fraternité universelle, qui amènera forcément la Paix, mais la Vraie Paix, sans fusils ni canons, la Paix de l'âme et du cour, la Paix telle que tous nous la portons au fond du cour.

[...] Je vois que nous avons les mêmes idées, et que comme moi, tu as déploré l'absence des Allemands [ils n'avaient pas de délégation] *au Festival. Je suis tout à fait de ton avis, quand tu dis que malgré tout ce qui s'est passé entre eux et nous, cette nation existe toujours, c'est même un de nos proches voisins, et que malgré les atrocités, malgré les tortures, les camps de concentration, il faut essayer de s'entendre avec eux, et comme toi je crois que c'est une nécessité pour l'avenir.*

Il faut une fois de plus passer l'éponge sur ces années terribles, leur tendre à nouveau une main fraternelle, «car la haine n'engendre que la haine». Et puis même si nous estimons que ce sont des brutes, il est de notre devoir de français de leur montrer que nous sommes meilleurs qu'eux, où alors, si nous les haïssons, où est notre supériorité ? notre bonté etc... ?

[...] il faut absolument que quelqu'un commence, si l'on veut arriver à quelque chose. Et il y a certainement des allemands qui désirent s'entendre avec nous, nous tendre une main fraternelle, la preuve en est la lettre puis la carte que j'ai reçu à trois jours d'intervalles, l'une et l'autre, cette semaine passée, d'un jeune étudiant allemand qui me demande de correspondre avec lui, que c'est son plus cher désir d'avoir une amie française.

Voici d'ailleurs quelques lignes de sa lettre : «L'Allemagne est une sorte de prison aujourd'hui et nous désirons entendre quelque chose d'un autre pays, de la France par exemple. Pendant la guerre, j'ai été en France, à Paris, St-Germain, mais comme soldat dans un pays ennemi et il est difficile de faire connaissance des gens, de sympathiser, de parler de nos sentiments personnels. [...]»

Je suis très contente de correspondre avec un allemand, c'est déjà une amorce avec la jeunesse de ce pays et cet été prochain j'avais justement l'intention de demander à aller en allemagne avec le S.C.V.I. (7) travailler avec eux, vivre avec eux et leur prouver par là que nous ne désirons que nous entendre avec eux, être des amis et non des ennemis. [...].

J'ai une petite amie alsacienne, une vraie alsacienne, de vraie souche [...].

Père et frère se sont sauvés pour ne pas être soldat allemand (8), et pourtant ils n'ont pas cette haine de l'allemand qu'on leur prête, la haine du


FEDERATION MONDIALE DE LA JEUNESSE DEMOCRATIQUE

FESTIVAL MONDIAL de la JEUNESSE

(SOUS LE PATRONAGE DU GOUVERNEMENT TCHECOSLOVAQUE)

PROGRAMME DE LA CEREMONIE d'OUVERTURE

25 JUILLET 1947 - 18.30

STRAHOV

STADE MASARYK

2 Kčs

régime, oui, mais pas de l'allemand. Et de plus, l'amour n'a pas de patrie, elle est française de cour, cela ne l'a pas empêché d'aimer un allemand qui hélas est prisonnier en Russie.

Et elle m'affirme qu'il y a encore beaucoup d'alsaciens prisonniers en Russie (9), et elle est tellement dégoûtée que sa petite patrie fasse l'état tampon entre la France et l'Allemagne qu'elle vient de quitter l'Alsace pour la Suisse.

Une autre alsacienne me disait un jour, nous ne voulons pas que l'Alsace soit une cause de querelle entre la France et l'Allemagne, si vous pouviez nous «fichez» la Paix et nous laisser tout seul.[...]

Aussi j'espère que dans un prochain festival tous les pays seront représentés. [...]

[...] En ce moment je puis faire la chaîne de l'europe centrale avec mes correspondants : Allemagne, Tchéco, Bulgarie, Italie, c'est déjà un commencement pour la ronde de la Paix.

[Tu vois] *que tu n'es pas la seule à avoir des «idées follement idéalistes» comme tu dis. Il y a de par le monde entier des jeunes qui ont ces idées, ceux du S.C.V.I. en sont une preuve. Et je crois qu'il faut nous imprégner des paroles de ce jeune Norvégien qui disait «La guerre vient parce que nous ne sommes pas prêts à donner notre vie pour la Paix, comme nous la donnons à la guerre».» »*

Lettre d'une française en Janvier 1948 :

« *[...] depuis mon retour* [d'un camp franco-allemand] *j'emploie tous les moyens possibles pour apprendre à mon entourage l'internationalisme et le pacifisme. [...]*

Vois-tu nous avons, durant notre stage, vécu pleinement une grande fraternité, sans aucun heurt ni aucune mesquinerie, allant de garçon à garçon et de filles à filles, simplement comme seuls savent le faire les véritables ajistes et réellement je crois que nous avons fait du bon travail. ».

Lettre d'une française en septembre 1948 :

«Depuis un an, l'UNESCO patronne notre mouvement et les camps ont quadruplé depuis l'année dernière, mais je t'assure qu'il faut des françaises au caractère fortement trempé



Délégation yougoslave.



Défilé de clôture.



Russes.

car nous devons rester sérieuses, le flirt ne devant pas exister, pour enlever à l'étranger la réputation des françaises qui sont toujours jugées très frivoles.

Ils n'ont pas pu bien rire avec les civilistes [membres du SCVI] *françaises. Nos ne sommes pas patriotes, mais nous avons su relever la réputation des françaises.»*

Lettre d'une française en décembre 1948 :

«Tu me crois bien naïve, si tu penses que j'attache une grande importance à l'ONU et l'UNESCO...

Je sais bien que ces organismes qui nous coûtent les yeux de la tête ne sont pas prêts de créer la Paix. Mais malheureusement, pour vivre, il nous faut de l'argent, et pour amplifier notre action, il faut être reconnu d'utilité publique. Et l'UNESCO nous permet cela, c'est toute l'importance que nous y attachons, mais nous ne permettrons pas de faire dévier notre but.

Nous restons fidèle à son fondateur [Pierre Ceresole, fondateur du S.C.I en 1920] *qui était objecteur de conscience, et nous voulons arriver à faire triompher notre but, mais à la manière de Gandhi, sans violence ni haine. C'est par l'amour que nous voulons triompher.».*

Mais l'optimisme n'empêche la lucidité : les correspondantes protestent contre la division du mouvement ajiste, la récupération politique de la FMJD, trop liée avec les Partis Communistes.

Bien que considérée, à cause de *l'Anschluss* (10), comme victime du nazisme, l'Autriche n'en connaît pas moins des heures difficiles.

Voici ce qu'écrit une autrichienne en décembre 1947. Orthographe et syntaxe d'origine.

«Es-tu dans les rangs des travailleurs se mettant en grève ? [...]

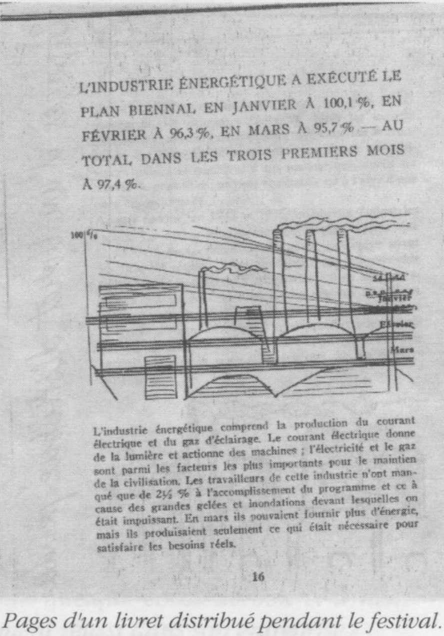
C'est la France, le pays de la grande revolution !

Et que fait l'Autriche ? Nous mourrons bientôt, parce que la population est trop calme, quoique la parti gouvernemental soit mal. L'hiver est devant la porte et les poêls sont froids, le bois est debout dans les grande forêts mais pas dans les caves, il n'y a rien à manger, rien à vêtir, les prix des moins vivres sont montés trois fois. Dans les prochains jours le schilling perd sa valeur de deux tiers.

Tu vois, la vie n'est pas beau et c'est pourquoi je désire avec chaud cour la grande victoire des communistes en France. Tu n'aimes pas beaucoup cette parti, je sais, mais ta sympathie pour elle est certainement plus grande que pour les socialistes ou la parti du peuple. [Le R.P.F. ?]

Quand aurons-nous de la paix, quand y-a-t-il la liberté pour tous ?».

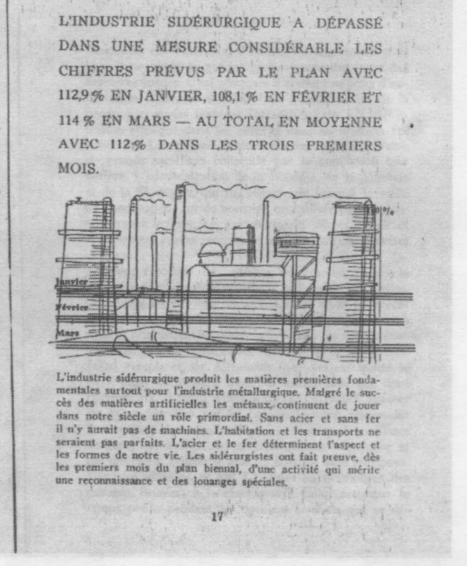
La Tchécoslovaquie vécut pendant trois ans sous un régime dominé par le PC mais où subsistait encore le pluripartisme. Dès mai 1946, une nouvelle constitution est adoptée, les grandes entreprises nationalisées, la réforme agraire réalisée et un plan biennal de relève économique favorisé par le relatif bon état de l'industrie est lancé.



L'INDUSTRIE ÉNERGÉTIQUE A EXÉCUTÉ LE PLAN BIENNAL EN JANVIER À 100,1 %, EN FÉVRIER À 96,3 %, EN MARS À 95,7 % — AU TOTAL DANS LES TROIS PREMIERS MOIS À 97,4 %.

L'industrie énergétique comprend la production du courant électrique et du gaz d'éclairage. Le courant électrique donne de la lumière et actionne des machines ; l'électricité et le gaz sont parmi les facteurs les plus importants pour le maintien de la civilisation. Les travailleurs de cette industrie n'ont manqué que de 2½ % à l'accomplissement du programme et ce à cause des grandes gelées et inondations devant lesquelles on était impuissant. En mars ils pouvaient fournir plus d'énergie, mais ils produisaient seulement ce qui était nécessaire pour satisfaire les besoins réels.

16



L'INDUSTRIE SIDÉRURGIQUE A DÉPASSÉ DANS UNE MESURE CONSIDÉRABLE LES CHIFFRES PRÉVUS PAR LE PLAN AVEC 112,9 % EN JANVIER, 108,1 % EN FÉVRIER ET 114 % EN MARS — AU TOTAL EN MOYENNE AVEC 112 % DANS LES TROIS PREMIERS MOIS.

L'industrie sidérurgique produit les matières premières fondamentales surtout pour l'industrie métallurgique. Malgré le succès des matières artificielles les métaux continuent de jouer dans notre siècle un rôle primordial. Sans acier et sans fer il n'y aurait pas de machines. L'habitation et les transports ne seraient pas parfaits. L'acier et le fer déterminent l'aspect et les formes de notre vie. Les sidérurgistes ont fait preuve, dès les premiers mois du plan biennal, d'une activité qui mérite une reconnaissance et des louanges spéciales.

17

Pages d'un livret distribué pendant le festival.

Malheureusement les mauvaises récoltes de 1947 et la Guerre Froide - de 1946 à 1963- qui s'installait entre l'Est et l'Ouest, l'interdiction par l'URSS aux tchèques d'accepter le plan Marshall – le 10 juillet – (11), aboutirent, à l'approche des élections de mai 1948, à une agitation organisée par les communistes.

Le Coup de Prague (12) – 25 février 1948 – verra la formation d'un gouvernement dirigé par Klement Gottwald, où les communistes sont majoritaires et détiennent tous les postes clés, dont l'Intérieur.

En mai, aux élections, il n'y a plus de choix qu'entre la liste du Front National constituée et dirigée par le PCT ou le bulletin blanc.

Une telle situation suscite des témoignages contradictoires, à croire que certains n'ont pas vu le même pays.

Voici la lettre d'une française (septembre 1948). Les mots en gras étaient soulignés dans les lettres.

«[...] C'est épouvantable ce qui se passe là-bas, sans exagération. C'est la ***misère totale*** *matérielle et morale. Les magasins sont vides, ils ont fait tout disparaître. Je suis infiniment triste pour les amis qui souffrent terriblement de ce régime* ***totalitaire.*** *Ils tuent en abondance et emprisonnent. C'est le régime de la terreur. Ils demandent qu'on pense à eux.»*

La même en décembre 1948. Ses informations lui viennent d'un ami de retour de Tchécoslovaquie.

«[...] S'il a pu pénétrer dans ce pays, c'est qu'il était sympathisant.

(Tu peux essayer de demander un visa pour ce pays, tu verras comme tu l'obtiendras).

C'est donc cet ami qui m'écrit en me disant : «Je reviens infiniment triste de ce pays.»

Cet ami est un homme ***excessivement droit.***

Et je sais que si cela avait été autrement, il aurait pris la défense, au contraire, de la Politique de ce pays

Je n'ai pas à juger la Russie mais son chef fait exactement comme Hitler [...] «Qui fait périr par l'épée périra par l'épée» ce vieux proverbe est toujours vrai. [...]

Et Tito, qu'en penses-tu ?».

Les correspondants tchèques de Gaby Goëtz, sans éluder les problèmes, ne disent pas la même chose. Orthographe et syntaxe d'origine.

Lettre d'un tchèque en septembre 1947 :

«Le Festival de Prague a roulé un grand bruit dans notre pays. Beaucoup de jeunes se sont mis parmi nos rangs. Notre travail d'organisation est en une manière de facilité. Pour le moment on lutte beaucoup pour la culture. Les succès deviennent plus avantageux dans notre section. Le sport, le camping, les discours, et tout se passe avec beaucoup d'entrain. Nous esperons idealement que dans un certain moment nous vaincrons du capitalisme et que nos sujets nous mènent pour une democratie mondial.

Je sais que pour vous, se sera un travail penible, pour arriver là, ou nous en sommes. Mais croyez comme nous, et tenez vous fort et vous arriverez jusqu'au bout.

Je vais vous ecrire un peu de la vie Tcheques. Comme politique, on est divisé en quatre parties. Mais chaque partie travaille pour la republique, mais tous veulent gouverner. Pour le moment la supériorité est pour le communisme. Les trois autres parties sont contre lui.

Le bruit qui court maintenant est pour l'impôt que chaque citoyen doit payer aux cultivateurs enruiner par le sec fait de la chaleur tropicale. Le parti comuniste veut que l'impôt pait les millionaires (13), c'est a dire les directeurs d'usine textiles, les marchands en gros ext. Il y en a plus de 35 000. [...]

Il y a beaucoup de sabotage au plan de deux ans pour le relèvement du pays [...].

VIVE LA JEUNESSE DEMOCRATIQUE.».

Lettre d'un tchèque en novembre 1947 :

«Je prévois en vous un délire, une fièvre de liberté, une joie de vivre tranquille. Je connais un peu votre situation politique. Je sais que le pourparler américain et votre chef du gouvernement vous force à une pensée actuelle (la guerre) (14). [...]. On a seulement en nous un mot de passe



Palestiniens lors de la fête gymnique.

(renouveler notre pays) et cela suffit pour être heureux.

La demokratie est tres belle et elle nous sera durable pour toujours. Je crois en elle car de jours en jours le ravitaillement, le travail et tous s'améliorent.

Rien n'est plus beau que de regarder son ouvrage et dire : (c'est pour moi que je travaille) : Notre usine est nationalisé comme beaucoup d'autres industries de mines de charbon, d'usines textiles et tous ceux qu'on voit travailler.

En deux ans beaucoup de travaille a été fait. L'abolition du capitalisme, la défaite du marché noir, la fin d'une bande de terreur appeller (Benderovci) (cf infra), l'evacuation des allemands des sudetes et bien beaucoup et beaucoup de choses. [...]

Celui qui veut être admis comme étant Tchèques doit travailler. Tous sont passés à la contrôle du bureau de placement ou de poste de police. Celui qui voudrait saboter est bien vite juger. Mais personne ne pense a nier et tout le monde veut être utile. [...] Je vis comme un vrai ouvrier. [...]

Vous voulez savoir en détail (les evenements sanglants, les emeutes, les bagarres) le tout c'est la bande benderovci (15)). Ils étaient environ 2 000 bandits rescapés des (SS) étant abritée en Pologne. Ils avaient l'intention de traverser notre pays et se refugier en Autriche dans la zone americaine. Mais notre pouvoir demokratique n'a pas permis ce passage. Alors ce fut un combat environ de 5 mois. Toute la bande fut detruite, ils étaient bien armés mais ils étaient affamés. [...].

En exception, je vois dans la France une grande terreur, et qui finira par une revolution, tout notre pays en parle (16). Ne vous chagrinez pas et resistez. Un jour viendra ou vous serez plus heureuse que je le suis. Comme dit le poète pour être heureux il faut souffrir. Celui qui se sent citoyen resiste au plus terrible moment. Il souffre mais il vaincra.

En ce moment vous êtes la proie d'un mecanisme du capitalisme. Si vous resistez a votre moral demokratique faite le propager autour de vous, fortifier les faibles et instruisez les ignorants. Faites leur comprendre de ce que vous avez vu chez nous, que le travail est fait pour tout le monde et non esclave pour quelques uns.

Je souhaiterai de tout cour pour que la France soit un pays demokratique comme chez nous. [...]

Predisant votre idéal, je vous vois travailler avec joie que vous pensez apres le travail a une reunion de jeunes parlant de toutes choses pour s'instruire, pour s'amuser ensemble, se voir dans le cour les uns des autres sans haine et se comprendre, avoir la possibilité de voir de tous ceux que vous pensez sans aucune difficultée, de voir un festival tous les ans et voir Paris tous les jours en fête, avoir une vie tranquille ect, ect, ect. Tout est beau mais ce n'est qu'un ideal de votre côté [...].

Unissez-vous jeunesses de France et du Monde»

Lettre d'un tchèque en mars 1949 :

«[...] Ouvrez les yeux à tous ceux qui n'ont pas encore compris, qui ne voient pas l'arrivée d'une grande catastrophe (17) : la guerre, qui peut être étouffée grâce à la solidarité et fraternité de tous les ouvriers non seulement français mais du monde entier.»

Lettre d'un tchèque en janvier 1951 :

Les français doivent comprendre «la mauvaise politique des fascistes anglo-américains et des représentants du pays français dans «l'organisation des peuples unis». Sûrement vous suivez le déroulement des évènements à New York, la guerre a Korée et au Vietnam. (18) [...]

Il est nécessaire de percevoir la vraie politique de Truman (19) et amis, qui avant la fin de la [Seconde] *guerre* [mondiale] *elle-même ont voulu détruire l'armée russe.*

Comment ? C'est bien simple. Pourquoi le débarquement se fit-il si tard.

Les fascistes anglo-américains croyaient que l'armée rouge serait détruite par l'armée allemande, qui elle-même serait par la guerre affaiblie et détruite par l'armée occidentale.

Leur but était de détruire le communisme qui naissait déjà dans les pays voisins à l'URSS. Ils ne voulaient pas que le peuple se forme un gouvernement d'ouvriers, un gouvernement qui ferait la politique pour le peuple ouvrier et non pour les fabricants, les capitalistes. Mais ils ont mal compté.

Si vous suiviez les évènements dans les pays demokratiques et compariez avec les évènements chez vous, vous verriez assûrement, quelle différence il y a.

Vous verriez que notre ouvrier est satisfait avec la nouvelle politique, que l'ouvrier travaille beaucoup -ici je parle de mon pays-, parce qu'il sait, qui'il travaille pour soi, pour ses enfants, pour tous ceux qui veulent et qui aiment la paix, pour tous ceux qui souffrent dans les pays coloniaux. [...]

Au sujet de mon pays. Nous avons terminé la deuxième année du plan quinquennal avec succès, avec de beaux résultats. Nous pourrions être satisfaits de notre travail, mais nous ne contentons pas avec ces résultats, nous travaillerons à l'avenir encore plus, puisque nous ne travaillons pas seulement pour recevoir beaucoup d'argent, mais pour vaincre le capitalisme et aider les autres pays à se soulever contre lui.[...].

La vie chez nous s'est beaucoup améliorée, les étudiants [comme l'auteur de la lettre] mènent une vie agréable.

Je termine en vous souhaitant une vie aussi belle que chez nous. Je crois que tous les Français savent bien ce que signifie l'arrivée d'Einsenhower (20) chez vous. Pour cela il est necéssaire de mener le combat à fin, à un fin qui vous apportera la joie d'une vie nouvelle, sans soucis.

Encore une fois je vous souhaite de bons succès. Ecrivez moi beaucoup au sujet de la vie en France.

PS : La langue espérantiste se dèveloppe beaucoup chez nous, à l'école nous apprenons la langue russe, alors pour moi c'en est assez avec cette nouvelle langue interréssante aussi.»

Laurent Doussin

Epilogue

Aujourd'hui, j'ai 72 ans.

En regardant les 50 ans parcourus, et à la lecture de l'article que mon fils a tiré du journal que j'écrivis au fil des jours de mon périple en Tchécoslovaquie, je réalise pleinement la duperie monstrueuse dont a été victime une certaine jeunesse des années 1945-1950.

Mais, nous nous dupions nous-mêmes. Dans la naïveté de nos 20 ans, nous croyions innover, être les les inventeurs de cette idée de «Paix Universelle».

Nous ne savions pas -ou nous ne voulions pas savoir- que depuis que le Monde existe, d'innombrables personnes avaient eu le même idéal que nous, et qu'elles avaient payé de leur sang leurs rêves fous.

Mais nous restons des rêveurs impénitents.

Quand je pense à tous les milliards de milliards dépensés depuis toujours, pour les guerres et leurs cortèges de tueries, saccages, misères etc... je rêve au Paradis Terrestre qui aurait pu être construit avec tout cet argent !!

Aussi, au nom de tous mes camarades de tous les pays qui, à Prague, hurlèrent leurs désirs de paix...

Je maudis tous les gouvernements de tous poils, de tous bords qui, même encore aujourd'hui, ne veulent pas -ou ne peuvent pas- arrêter les multiples brasiers qui ensanglantent notre pauvre planète.

Gaby Goetz

7- Service Civil Volontaire International : actuellement S.C.I. (2 rue Eugène Fournière, Paris 18e) But : organiser des camps internationaux pour aider les communautés dans le besoin, sans considération de frontière, d'opinion religieuse ou politique et encourager une vraie compréhension entre les peuples.

8- Les Malgré-Nous : 130 000 alsaciens-lorrains incorporés de force dans la Werhmacht, 40 000 tués ou disparus.

9- 17 000 alsaciens-lorrains morts en captivité en Russie.

10- Anschluss : l'Allemagne nazie envahit puis annexe l'Autriche en mars 1938, qui devient l'Ostmark, la marche de l'Est du Reich.

11- Sous la menace d'une rupture de l'alliance soviéto-tchécoslovaque. Le lâchage des tchèques par les Occidentaux à Munich en 1938 influença, semble-t-il, leur décision de refuser le plan Marshall.

Plan Marshall : du nom du Gal Marshall, Secrétaire d'État américain qui propose en 1947 une aide -de 1948 à 1955- à l'Europe, acceptée par 16 pays, refusée par l'URSS et le Bloc socialiste comme «cachesexe d'un nouvel impérialisme».

12- L'été 1947 marqua un tournant dans la situation internationale et dans les rapports du PCT avec ses partenaires. Mais celui-ci avait toujours voulu conquérir le pouvoir : il y eut surtout glissement d'une variante à l'autre, de l'orientation «nationale-démocratique» -participation à un gouvernement d'union- au Coup de Prague.

13- La sécheresse de 1947 ruina la récolte de blé, déclenchant de sévères difficultés d'approvisionnement. L'aide soviétique – 400 000 t. de blé – vint faire oublier le plan Marshall. Le PCT lança une campagne pour l'«Impôt sur les millionnaires», qui parut démagogique dans un pays où les 3/4 de l'économie étaient aux mains de l'état. Le PCT fut isolé, la proposition de loi rejetée – fin août – par tous les partis car frisant le ridicule.

14- L'Est vient de refuser le plan Marshall, l'Urss de créer le Kominforn qui remplace le Komintern – IIIe Internationale –, dissous en mai 1943.

15-Benderovci : partisans de Stepan Bandera, nationaliste ukrainien antisoviétique (1908-1959), assassiné par le KGB à Munich. Pendant la guerre, il dirigea un mouvement clandestin en Volhynie, opposé aux soviétiques et aux allemands, qui finirent par l'interner.

La politique extrêment brutale des allemands en Ukraine déçut beaucoup les nationalistes qui avaient cru en eux. Ceux-ci se retrouvèrent en fait entre deux feux. Certains se rallièrent à l'Urss, les plus compromis avec les nazis, refoulés par l'avance de l'armée rouge, essayèrent de rejoindre une zone d'occupation américaine. Ils créèrent des maquis en Slovaquie et s'allièrent aux fascistes slovaques. Les séparatistes slovaques furent accusés de les soutenir.

Ce passage développe donc la thèse officielle, telle que la population l'a comprise. La réalité était un peu plus compliquée.

16- Les communistes français ne sont plus au gouvernement depuis mai, il y a des mouvements de grèves.

17- Le Blocus de Berlin dure de juin 1948 à mai 1949, l'Otan est créée en avril, la RFA est proclamée en mai, la RDA le sera en octobre.

18- La Guerre de Corée dure de 1950 -suite à l'attaque des communistes nords-coréens- à 1953, depuis juin 1950 les USA livrent du matériel militaire aux français dans la Guerre d'Indochine.

19- Président des USA en 1945 après la mort de Roosevelt et réélu en 1948

20- En 1951, Eisenhower dirige l'Otan, le SHAPE – l'état-major – est basé à Roquencourt.

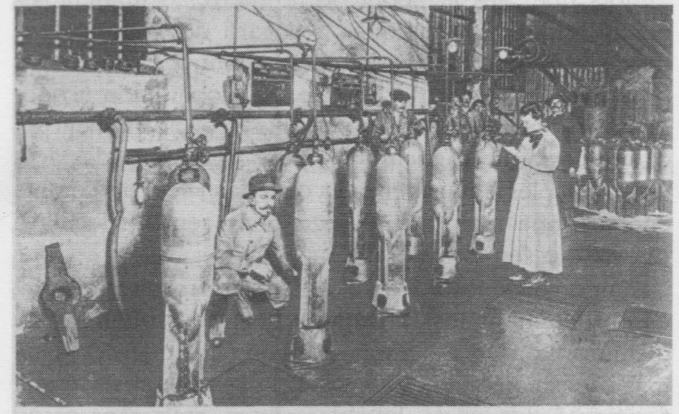
Pour en savoir plus :

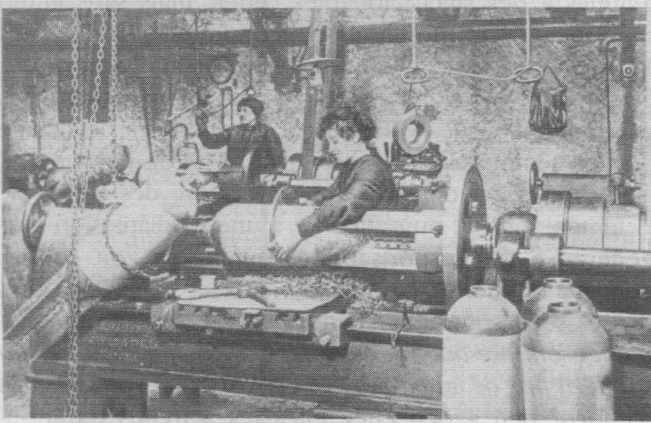
CHICLET, Christophe. – Les Communistes grecs dans la guerre : histoire du parti communiste de Grèce de 1941 à 1949. – L'Harmattan, 1987.

JANTON, Pierre. – L'Espéranto. – PUF, 1989. – (Que sais-je ?).

RIGOULOT, Pierre. – La Tragédie des Malgré-nous : Tambov, le camp des Français. – Denoël, 1990.

APRÈS LA FABRICATION. LA MISE A L'ÉPREUVE

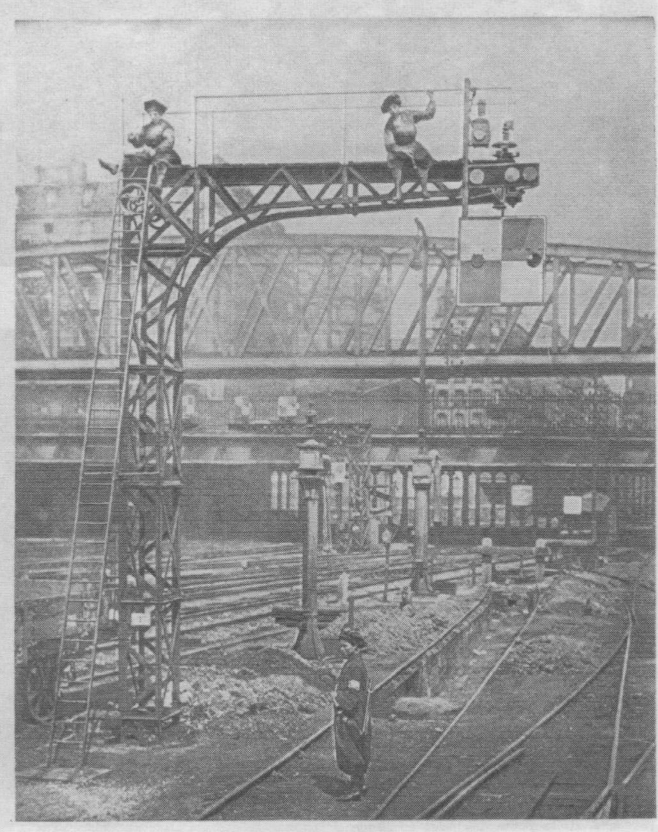




On éprouve la résistance des bombes. - Le calibrage des engins

Lorsque les douilles des obus empennés sont embouties, on a soin, avant d'en terminer la fabrication, d'en éprouver la résistance en les soumettant à une très forte pression d'eau. Les douilles qui ont parfaitement résisté à cette épreuve sont ensuite tournées et calibrées. C'est alors seulement qu'elles sont coiffées de leurs ogives et chargées d'un explosif très puissant. Voici : 1° des bombes soumises à la pression, exercées par la pompe hydraulique ; 2° le calibrage de ces mêmes bombes.

LE FÉMINISME FAIT CHAQUE JOUR DES PROGRÈS



Des femmes s'occupent à la gare du Nord de l'entretien des appareils

Nous avons eu maintes fois l'occasion de signaler les métiers nouveaux adoptés par des femmes depuis le début de la guerre. En voici un, fort pittoresque, et qui est, certes, moins pénible que beaucoup d'autres. Peu de volontaires l'ont encore embrassé puisque la gare du Nord ne compte que quatre "cheminotes" dont un chef. Portant la culotte de cuir, elles entretiennent le matériel, et s'occupent du graissage des aiguilles. En voici deux sur un pont à signaux. En bas, le "chef" avec sa trompette.

La mobilisation économique des femmes pendant la première guerre mondiale

Le 7 août 1914, Viviani, Président du Conseil, lançait un appel solennel aux femmes, en particulier aux paysannes :

"Debout, femmes françaises (...) ! Remplacez sur le champ du travail ceux qui sont sur le champ de bataille. Préparez-vous à leur montrer, demain, la terre cultivée, les récoltes rentrées, les champs ensemencés ! (...) Debout ! A l'action ! A l'œuvre ! Il y aura demain de la gloire pour tout le monde." (1)

Dès l'automne 1915, une circulaire ministérielle invitait les entreprises industrielles à embaucher les femmes pour remplacer les hommes partis au front. Ainsi, pour la première fois, une guerre donnait à celles-ci la responsabilité d'assurer une partie des activités économiques jusque là réservées aux hommes. Cette mobilisation allait entraîner, surtout après la guerre, un concert de louanges : "vaillantes Françaises", "courageuses campagnardes", "ouvrière(s) de la Victoire" (2), qui contribueront à accréditer l'idée d'une émancipation de la femme à travers la guerre, idée acceptée longtemps sans conteste.

Or, l'image donnée de la femme à travers ces éloges est-elle vraiment le reflet de la réalité ? Pour le savoir, nous avons interrogé deux sources, d'une part la presse illustrée, d'autre part des secteurs d'activités qui connurent la mobilisation féminine.

La mobilisation féminine et la presse

Cette partie de notre étude a porté sur deux hebdomadaires largement diffusés, *Le Miroir* et *L'Illustration*, durant une période allant du 9 août 1914 au 31





LES INFIRMIÈRES DU FRONT PORTENT LE CASQUE







En service dans les ambulances situées près des lignes, elles vivent sous les obus - Les premières ambulances sont assez rapprochées de la ligne de feu pour qu'on y redoute les marmitages, les bombes des aviateurs et les nappes de gaz asphyxiants, aussi les dévouées infirmières qui y prodiguent les premiers soins aux blessés sont-elles pourvues, comme les combattants, du masque respiratoire. Elles portent aussi, et crânement, le casque d'acier. Il leur donne un petit air guerrier qui n'est du reste pas usurpé, car exposées à tous les dangers, elles ont toutes les bravoures.

décembre 1918, le premier magazine étant essentiellement iconographique, le second comprenant un peu plus de textes.

Alors que, dès le début de la guerre, fleurissent les qualificatifs dithyrambiques à l'égard des femmes, les deux magazines cités ne leur consacrent pas même trois pour cent de leur surface totale. La mobilisation économique féminine y est très peu montrée, notamment en ce qui concerne l'agriculture : pour l'ensemble des activités agricoles, industrielles et commerciales, on compte en moyenne moins de quinze pour cent de l'espace réservé aux femmes.

L'importance accordée au personnel sanitaire féminin, essentiellement les infirmières, est sensiblement du même ordre. On est frappé de constater que ces deux magazines consacrent l'essentiel de l'espace réservé aux femmes à des sujets, louables certes, mais sans grand rapport avec la mobilisation économique exaltée dès 1914 et rendue de plus en plus nécessaire du fait des événements : actions charitables, notamment des têtes couronnées ou des célébrités d'alors, scènes de famille dont la femme est le centre, actes d'héroïsme féminins isolés, réfugiées ou exilées... A la lecture des éloges de la femme, on eût pu s'attendre à une médiatisation plus généreuse des responsabilités qu'elle se voit confier pendant la guerre. En fait, journaux et magazines sont divisés sur la question : dans la presse "*(...) les remplaçantes sont presque inexistantes (...). Comme s'il y avait un parti pris de les banaliser (...)*" (3) ou si l'on craignait d'effacer peu à peu chez elles les activités traditionnelles, conjugales, maternelles et domestiques...

Qu'en est-il réellement de la mobilisation féminine ?

Pour connaître l'importance des femmes dans les activités économiques durant la guerre, nous avons consulté les archives de deux entreprises installées dans le Territoire de Belfort, la S.A.C.M., Société Alsacienne de Constructions Mécaniques, implantée à Belfort après la guerre de 1870, aujourd'hui GEC-ALSTHOM, et la Société Anonyme des Tramways de Belfort, devenue la C.T.R.B. (Compagnie des Transports de la Région de Belfort).

L'étude des archives de la S.A.C.M. confirme les idées émises par beaucoup d'historiens. En premier lieu, l'entrée des femmes dans l'industrie est bien antérieure au premier conflit mondial : en mars 1914 par exemple, la S.A.C.M. comptait environ 8% de femmes, les 4/5 d'entre elles travaillant déjà dans les ateliers. Cette proportion va augmenter avec la guerre, mais ne jamais dépasser 25% de l'effectif total, pourcentage atteint en 1917, date à laquelle les neuf-dixièmes d'entre elles sont affectées à la fabrication d'armement. Mais peut-on vraiment parler d'une mobilisation féminine massive dans cette entreprise ? Par ailleurs, passée cette date, le nombre de femmes employées à la S.A.C.M. va peu à peu diminuer : en avril 1918, elles sont un peu moins de

23% alors qu'à la même époque Renault emploie 29% de femmes et Citroën, 60% ! (4)

Cependant, après la guerre, le personnel féminin de cette entreprise restera nettement plus élevé qu'avant le conflit : dans les années vingt, les femmes représenteront en moyenne 20% de l'effectif total, soit un nombre 2,5 fois supérieur à celui de 1914. Féminisation du travail dans l'entreprise ? Ce résultat pourrait s'expliquer en partie par la surmortalité masculine due à la guerre, mais aussi par le fait que l'on confie volontiers aux femmes des tâches répétitives, ne demandant guère de qualifications et généralement moins payées que les activités masculines.

Notre curiosité nous a aussi amené à dépouiller une partie des archives de la Société Anonyme des Tramways de Belfort. Les résultats sont ici quelque peu différents de ceux obtenus pour la S.A.C.M.. En effet, alors que cette dernière employait dès avant la guerre du personnel féminin, les "tramways belfortains" n'employaient aucune femme ; ce n'est en sorte qu'en désespoir de cause que la société se résout, en décembre 1916, à féminiser timidement son personnel, en embauchant une conductrice ; le procès-verbal du Conseil d'Administration, daté du 4 janvier 1917, officialise le fait en des termes significatifs :

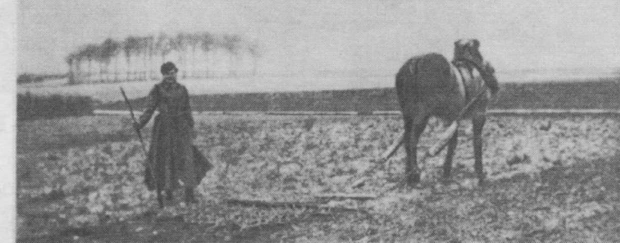
"(...) quant à la question des ennuis que peut provoquer l'emploi de très jeunes gens comme wattman, *elle a été envisagée depuis longtemps par le Conseil d'administration, mais la pénurie de main-d'œuvre l'oblige, à regret bien entendu, à avoir recours à ce personnel. Pour remédier à cet état de chose, il a été décidé d'essayer l'emploi pour le service en question, de la main-d'œuvre féminine. (...)"* (5)

Dès lors on assiste à une embauche croissante des conductrices et des receveuses des tramways : ainsi, en novembre 1918, les premières représenteront presque 73% des "wattmen", les receveuses, plus de 86% de la catégorie ; au total, à cette époque, plus des quatre-cinquièmes du personnel roulant sont des femmes. Mais à l'exemple de beaucoup de sociétés, les transports belfortains connaissent, avec la fin de la guerre, une déféminisation rapide, sinon brutale : en effet, dès juin 1919, la compagnie n'emploie plus une seule conductrice mais conserve encore quelques receveuses ; en 1920, celles-ci ne représenteront plus que 14% de la catégorie.

Notre étude serait incomplète si nous ne nous intéressions pas à la mobilisation des agricultrices. On sait, bien sûr, que traditionnellement la femme a été associée à l'homme mais qu'il existait une masculinisation des activités conférant à celui-ci un statut de "chef d'exploitation". La guerre a-t-elle permis, par un accroissement des tâches incombant aux femmes, de leur permettre d'accéder à ce statut ? Pour répondre à cette question, nous avons interrogé l'*Etat des travailleurs agricoles nécessaires* dans trois communes du département pour l'année 1916, les archives dans ce domaine étant assez rares. Toutefois, les exemples étudiés nous amènent à trois cas de figure différents mais qui reflètent assez bien des constantes valables pour l'ensemble de la France rurale.

TRAVAUX DES CHAMPS ASSURÉS PAR LES FEMMES







Les semailles, le hersement et la conduite des bestiaux au marché

L'agriculture qui manquait déjà de bras avant la guerre se serait trouvée dans une situation très difficile après la mobilisation, si les épouses et les filles des combattants n'avaient assumé la lourde tâche de mener à bien les travaux des champs. On a déjà proposé d'accorder des distinctions honorifiques à celles qui se seront le plus distinguées. Aucune mesure ne serait plus juste car les vaillantes paysannes qui assurent nos récoltes accomplissent leur besogne avec une abnégation sans bornes.

Le Miroir. 30 avril 1916- coll. de l'auteur.

LA FERMIERE FRANÇAISE

(...)

Elle est vraiment merveilleuse, Messieurs, la fermière française. Voyez la place qu'elle tient en ce moment à la maison ! Mesurez la place considérable qu'elle tient dans la société ; celle qu'elle tient dans la nation est telle que quelques bons esprits on songé à lui conférer le droit de voter au lieu et place des disparus, droit que sous aucun prétexte il ne faudrait conférer aux poupées de boulevard.

Eh oui ! Madame, par vos efforts soutenus, vous contribuez à la victoire autant que votre mari... Pendant cette guerre gigantesque, pendant cette guerre qui devait sinon anéantir la France, du moins la mutiler de telle façon que les Germains n'auraient plus eu à compter avec elle, c'est vous qui assurez le ravitaillement de l'Armée, celui de la population civile.

(...)

Votre conduite est digne des plus grands éloges : elle repose sur l'amour de la famille. La famille, c'est la petite patrie ; travaillant pour la petite patrie vous avez bien servi la France, la France grandie par la lutte et plus respectée que jamais du monde entier.

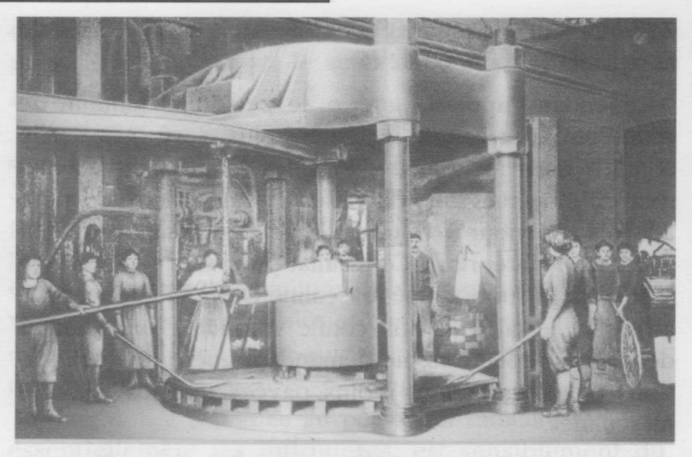
Femme, Famille et France, trois puissances devant lesquelles nous nous inclinons respectueusement.

On dira plus tard que c'est grâce à la femme des champs que la France a tenu.

Extrait d'un discours prononcé lors de la distribution des récompenses aux femmes des cultivateurs mobilisés à Evreux, le 28 mai 1916.



Sur cette ancienne carte postale on découvre que les femmes ont aussi été employées dans les mines. Ici sur une chaîne de triage.



Société Alsacienne de Construction Mécanique, Belfort. Emboutissage des obus de 220mm à la chaudronnerie (1915). (Avec l'aimable autorisation de GEC Alsthom).

Prenons d'abord l'exemple d'un village situé au pied des Vosges, Auxelles-Bas : pour une raison indéterminée le maire n'a pas dressé un état nominatif des chefs d'exploitation, ce qui ne nous permet pas d'y dénombrer les femmes ; par contre, à trois reprises, il souligne que "*les femmes et les enfants pourront faire le travail (...)*", mais il souhaite aussi voir le retour temporaire des mobilisés pour accomplir les travaux des champs. Second exemple, celui de Thiancourt, au sud du département. Ici, le maire a établi un état détaillé des exploitants agricoles qui nous apprend que sur dix d'entre eux on ne compte qu'une seule femme, dont le mari a été mobilisé : faible accession des femmes au statut de "chefs d'exploitation", que confirme, comme dans le premier cas, la demande du maire de voir les mobilisés rentrer chez eux au moment des travaux essentiels. Le dernier exemple, celui de Buc, situé à l'ouest de Belfort, est peut-être le plus représentatif de la mobilisation des paysannes : en effet l'état mentionne 14 femmes sur 19 exploitants ; mais le maire demande, lui aussi, des travailleurs agricoles...

Ces trois exemples reflètent sans doute les nuances qu'on a pu constater dans la mobilisation des agricultrices, nuances justifiées vraisemblablement par des raisons économiques autant que par les besoins en hommes sur le front. On peut toutefois affirmer, d'une manière générale, que la guerre a considérablement accru les tâches des paysannes mais, selon les estimations, qu'un tiers seulement des femmes d'agriculteurs recensées en 1911 a accédé au titre de " chef d'exploitation " (6) : la promotion sera de préférence accordée aux fils ou même aux collatéraux..



La contrôleuse du métro. "L'Illustration 1915 p 655.

Une mobilisation émancipatrice ?

Cette modeste étude permet de tirer quelques conclusions relatives à la mobilisation économique des femmes en 1914-18. Elle a été, selon les activités et les besoins, plus ou moins importante, massive parfois. Elle a, dans une mesure elle aussi variable, favorisé l'accès de quelques-unes à des tâches traditionnellement masculines. Mais en fin de compte les femmes ont été le plus souvent des "remplaçantes" : la paix revenue, elles doivent rendre aux hommes une place tenue parfois pendant plusieurs années, et beaucoup retrouvent vite le statut traditionnel d'épouses et mères : pour celles-là, peut-on parler d'émancipation ou "faut-il parler de la guerre comme d'une parenthèse pour les femmes" ? (7)



Jean-Louis PILLIAT

(1) Archives Nationales, Paris.

(2) expressions relevées dans : Françoise Thebaud, *La femme au temps de la guerre de 14*, Stock/Laurence Pernoud, 1986.

(3) F.Thebaud. ouvrage cité, p.160.

(4) F.Thebaud, ouvrage cité, p.172.

(5) Archives C.T.R.B.

(6) F.Thebaud, ouvrage cité, p.149.

(7) F.Thebaud, *Histoire des femmes, le XXe siècle*, Plon 1992, p.70.



LA DÉCOUVERTE DES CAMPS : les silences de la radio

Le "choc de la découverte des camps de concentration" : l'expression tient du lieu commun. Pourtant, à 50 ans de distance, elle nous semble singulièrement excessive.

A la radio, comme dans la presse écrite ou les actualités filmées, jamais les camps ne font clairement la "une", en 1945. L'ouverture des camps apparaît, au mieux, comme un événement parmi d'autres de la fin de la guerre. S'il y a "choc", il n'est pas immédiat. L'information est d'abord distillée, délivrée au compte-gouttes, de façon souvent tronquée ; elle change de sens au fil des mois et ne prend un véritable relief qu'au moment du retour des déportés, au printemps 1945. "Et encore...", doit-on immédiatement ajouter.

L'intérêt particulier de la radio, dans ce contexte, tient moins au caractère instantané de l'information qu'elle fournit au public qu'à son audience. Au début de 1945, en France, on dénombre officiellement plus de 5 millions de récepteurs (sans doute davantage, compte tenu de tous ceux qui échappent à la redevance). En outre, à la Libération, la Radiodiffusion est placée sous le régime d'un monopole d'exploitation strictement appliqué. Un arrêté de novembre 1944 réquisitionne l'ensemble des stations privées. Et une ordonnance de mars 1945 annule finalement toutes les autorisations antérieures pour rétablir la mainmise absolue de l'État. Bref, l'information radiophonique, dans la période qui nous intéresse, s'exprime bien d'une seule voix.

Des entraves de toutes sortes

Deux éléments frappent, d'emblée. D'abord, sinon le silence absolu, du moins la pesante discrétion de la radio sur la découverte des camps. Ensuite, le décalage entre le moment de la découverte de l'horreur, et celui où l'information parvient à l'auditeur.

Pour s'en convaincre, avançons quelques chiffres. Nos recherches dans les fonds de l'Institut national de l'audiovisuel (INA) nous ont permis de réunir 21 émissions (variant de 4 à 20 minutes), sur 12 mois (de décembre 1944 à novembre 1945) ; ce qui représente environ 3 heures d'antenne, soit 1 quart d'heure par mois. Trois périodes se dégagent. La première, de décembre 1944 à mars 1945 : le sujet est fort peu abordé (pas du tout en février). La seconde, en avril et mai 1945 : c'est le temps fort. 57% de la durée totale des émissions consacrées à notre thème se concentrent sur ces deux mois (plus de 37% sur le seul mois d'avril 1945). La troisième période débute en juin ; déjà, s'amorce la décrue (pas un mot, même, sur les camps, d'août à octobre 1945).

Pourquoi ce silence prolongé? Précisons préalablement un point capital : la radio n'est pas seule en cause ; le mutisme observé concerne tous les

médias. Presse écrite et radio connaissent la même évolution : 60% des papiers consacrés aux camps dans les grands quotidiens se regroupent aussi en avril-mai.

De multiples facteurs contribuent à retarder l'information. Et, d'abord, l'état de guerre. Les combats se poursuivent ; les communiqués des fronts (filtrés : il ne faut pas l'oublier) priment toute autre nouvelle jusqu'à la capitulation allemande. A l'intérieur, les regards sont tendus vers la restauration de la légalité républicaine, l'épuration, les perspectives de reconstruction, les lourdes difficultés du quotidien. Il faut compter aussi avec le caractère très progressif – très empirique – de l'ouverture des camps, souvent situés en zone soviétique, comme Majdanek, ou comme Auschwitz, dont la découverte (le 27 janvier 1945) est quasiment occultée.

Par ailleurs, les médias ne fonctionnent pas normalement. Les sources manquent. Ainsi, les nouvelles en provenance des territoires libérés par les Soviétiques restent-elles bien rares. Les grands quotidiens, souffrant de la pénurie de papier, paraissent sur deux pages, et, la plupart du temps, en format réduit. Ce qui est vrai pour la presse écrite l'est davantage encore pour la radio.

A la Libération, l'information y est peu développée ; moins importante, même, qu'avant-guerre. La rédaction ne dispose pas d'énormes moyens. Ne perdons pas de vue que l'information n'est qu'un élément parmi d'autres de l'activité de la radio. Le goût du public, las de quatre années de violences, le porte plus naturellement vers les émissions divertissantes, du type de celles qui firent la notoriété de Jean Nohain ou de Jean Nocher. Il faut attendre le courant de l'année 1945 pour que se rebâtisse, sous l'impulsion de Vital Gayman, un véritable "Journal parlé".

D'autre part si, depuis longtemps, on a inventé le radioreportage (fondé essentiellement sur l'interview), il n'est toujours pas naturel, comme aujourd'hui, de dépêcher un envoyé spécial à l'étranger. Les genres classiques, à côté du reportage, restent les nouvelles lues par un speaker, la revue de presse, la chronique, la causerie. Autrement dit : l'information radiophonique reste conventionnelle et demeure fort dépendante de celle fournie par la presse écrite. Elle la précède encore rarement. L'indigence des sources originales, l'absence de communications données par des correspondants de guerre, gênent indéniablement l'activité des journalistes de radio dans le contexte de la découverte des camps.

Mais ces premiers éléments d'explication semblent insuffisants. Il faut évoquer le climat de censure (effectif, pour les nouvelles militaires ; larvé, pour le reste), mais aussi d'autocensure qui pèse lourdement sur le monde de l'information. Comme l'a parfaitement montré Annette Wieviorka, les autorités françaises cherchent à canaliser les révélations sur les camps (1). Pour Henry Frenay et le ministère des Prisonniers, des Déportés et des Réfugiés, il faut endiguer la diffusion des nouvelles alarmistes ; attitude justifiée par le souci d'épargner la vie des déportés aux mains des Allemands. Elle cite notamment des cas de protestations venues fréquemment d'autorités locales, qui fusent, notamment après la publication d'informations détaillées sur le nombre des victimes et sur l'état de santé catastrophique des survivants.

Dans les salons du Lutetia : accueil des déportés par les bénévoles. (Extrait de La Libération des camps et le retour des déportés. Editions Complexe).

Or, la radio est, plus que tout autre média, sous le contrôle direct du gouvernement. Nous rappellerons qu'elle a été confiée, le 6 septembre 1944, à un journaliste des ondes chevronné : Jean Guignebert. Ce dernier avait, un court moment, remplacé Teitgen au secrétariat général à l'Information du GPRF. C'est Guignebert qui avait été chargé, avant la Libération, de préparer la renaissance de la radio. C'est lui, avec Pierre Crénesse, son jeune adjoint de 25 ans, qui avait assuré la première émission à Paris, le 22 août 1944, et le recrutement des premiers journalistes de la radio nouvelle, comme Michel Droit, Claude Darget ou Raymond Marcillac.

L'information radiophonique procède du même climat général d'autocensure, favorisé encore par la pression d'une opinion peu encline à savoir. Le comportement des journalistes de presse écrite est significative. Ils s'entourent de mille précautions oratoires avant de parler des atrocités des camps. Précautions qu'on retrouve, par exemple, dans la bouche de Michel Droit, en janvier 1945, lorsque, s'apprêtant à décrire les horreurs pratiquées dans le camp alsacien du Struthof, il supplie les auditeurs de vouloir le croire. *"Je ne voulais pas, tout à l'heure, vous donner un détail affreux sur le camp de Struthof. Je craignais de vous choquer, de vous laisser perplexe et dans le doute. Eh bien, je vais vous le donner tout de*

même, en vous demandant de me croire, ne serait-ce que pour tous ceux qui ont subi cette horrible torture", déclare-t-il au micro (2).

Du Struthof à Buchenwald

Pour bien comprendre le sens et les limites du discours sur les camps, il convient de suivre la chronologie des révélations. Le premier moment fort correspond à la découverte du Struthof, le seul camp dont il est explicitement question sur les ondes jusqu'en avril 1945. En y consacrant deux émissions, la radio va renforcer la tendance des médias à faire du Struthof le symbole du camp de concentration nazi. En décembre, Claude Blanchard se rend sur place et fait à l'antenne le compte rendu de sa visite (3). En janvier, Michel Droit va à son tour sur les lieux et conduit les auditeurs "dans les conditions du direct", de baraquement en baraquement. (4) Soulignons l'importance de la mise en scène. Les bruits de pas ou de portes qui s'ouvrent rendent plus sensibles la force émotive du reportage. Les sons et les descriptions du journaliste cherchent alors à compenser l'infériorité naturelle de la radio : l'absence d'images. Michel Droit fait monter la tension qui atteint son paroxysme dans la salle de vivisection.

Néanmoins, malgré les détails horribles donnés sur les tortures, le Struthof, vidé par les Allemands, est comme désincarné. La presse écrite ne peut produire que des photos aux décors muets ; la radio, elle, est incapable de fournir le moindre témoignage de déporté. On est très loin des charniers que l'on va découvrir plus tard, des récits terrifiants qui vont les accompagner. Le Struthof ne révèle pas les spécificités du système concentrationnaire et de la mort organisée. Au fond, pour les journalistes qui le visitent que traduit-il? Les extrémités du "*sadisme allemand*" (l'expression revient sans cesse), notamment caractérisé par les "*expériences bactériologiques*" pratiquées sur les détenus. "*Ce ne sont pas des gens faits comme nous*", déclare Claude Blanchard, au sujet des Allemands (5).



Groupe des orphelins de Buchenwald. 20 juin 1945. Photo Documentation Française.

Le thème n'est pas nouveau, pas plus que le contexte proposé : celui des Français, déportés politiques, résistants, Alsaciens refusant le joug allemand, animés par la foi patriotique, soumis à un martyr tel "*que seule la barbarie sanglante de l'Allemand peut en imaginer*" (6). Le discours sur les atrocités du Struthof s'inscrit dans la somme des stéréotypes germanophobes qui, depuis 1870, font de l'Allemand une créature naturellement barbare. Alors que la guerre n'est pas terminée, le Struthof est utilisé comme un moyen supplémentaire de mobiliser l'énergie patriotique contre l'ennemi. Certes, le Struthof n'est pas un camp de détenus comme les autres ; c'est, disent les journalistes, un "*camp des tortures*", un "*camp des supplices*" ; mais pas un camp d'extermination.

Par la suite, une certaine confusion entre déportés et prisonniers est entretenue, comme l'atteste le traitement des témoignages des premiers rapatriés. Les journalistes de radio peuvent enfin effectuer leurs premières interviews. Le 12 mars, Claude Darget va accueillir à la gare du Nord un train de détenus libérés par les alliés. Le reportage dure 14 minutes. Darget transporte son micro et interroge : "*Vous étiez prisonnier ou déporté ?*". Mais, quelle que soit la réponse, jamais il ne relance de question sur ce que viennent de vivre ses interlocuteurs, sur le lieu ou les conditions de leur détention, ou sur leurs origines. Aucune allusion à leur calvaire. On entend surtout des cris de liesse patriotique ("*Vive la France !*"), l'expression de débordements fraternels. La fin du reportage est marquée par une *Marseillaise* reprise en chœur. Les différences entre prisonniers et déportés ne sont pas perceptibles ; les uns et les autres se mêlent pour exprimer le même soulagement, le même espoir. La chaleur du retour, de l'accueil, la joie de retrouver la mère-patrie, si elles ne gomment pas toute souffrance, rejettent à plus tard toute explication, toute analyse.

Désormais le retour des déportés oriente toute l'investigation des journalistes sur les camps et détermine le moment fort d'avril-mai 1945, signalé plus haut. Les radioreporters vont accueillir les rapatriés de Buchenwald qui, du coup, devient à son tour le symbole des camps nazis.

Le 18 avril, Jean Quittard va attendre 22 personnalités (hommes politiques, militaires, intellectuels) qui, en provenance de Buchenwald, atterrissent au Bourget. Le témoignage de quatre d'entre elles (le député Forcinal, Marcel Paul, l'universitaire Robert Weiss, le colonel Manhès), reflète ce qui va devenir, aux yeux de l'opinion, l'originalité de Buchenwald : un camp de déportés politiques, de résistants, et surtout d'intellectuels français. Quittard, qui décrit les rapatriés fatigués mais en bonne santé, cherche à les faire parler. Certains racontent les circonstances qui les ont menés à la captivité ; d'autres brossent l'organisation du camp ; tous expriment leur gratitude à l'égard des libérateurs.

Quittard esquisse une question sur le traitement infligé dans le camp, au

colonel Manhès qui répond : "*C'est très difficile à définir.*" Le radioreporter relance : "*C'était certainement un traitement très sévère. Je comprends votre réserve*". Alors, dans un style télégraphique, Manhès avoue, avec retenue : "*Très sévère. Mais surtout la schlague*". Et l'entretien s'arrête là. D'une manière plus générale, les interviewés cherchent à faire passer un message (conforme à l'esprit des autorités françaises) : il faut rassurer les familles. "*Quantité de camarades dont les familles n'ont pas de nouvelles peuvent revenir incessamment*" insiste, par exemple, Forcinal. Des propos repris par d'autres dans la presse et qui interviennent après des articles alarmistes dans les journaux. C'est à ce moment là aussi, rappelons-le, où se propagent les révélations des rapports officiels sur les camps, où Eisenhower alerte l'opinion internationale après sa visite au camp d'Ohrdruf (le 12 avril 1945), où se multiplient les reportages dans la presse anglo-saxonne.

Un peu partout, dans les journaux, les verrous du silence sautent dans la seconde quinzaine d'avril : une tendance confirmée par la suite, claire dans le courant du mois de mai. On ose enfin montrer des images : des photos, des séquences filmées. On en arrive bientôt à une surenchère, à laquelle, par souci éthique, par manque de moyens, ou par respect des consignes, la radio ne peut participer. Elle va alors exploiter un moyen qu'elle maîtrise parfaitement, bien adapté à ses spécificités : le récit.

Parmi les déportés rapatriés figure un journaliste de radio, âgé de 44 ans, ancien résistant, Gandrey-Réty, détenu 27 mois à Buchenwald. C'est lui qui, pour l'essentiel, va assurer les émissions sur la déportation. La première intervient fin avril 1945 : elle accueille les confrères et amis journalistes de Gandrey-Réty, anciens de Buchenwald, comme lui (Maurice Nègre, René Simon, Christian Ozan).

Puis, quelques jours plus tard, Gandrey-Réty entame une série de douze causeries, qui se prolongent jusqu'en juillet, où il se propose de décrire la vie dans les camps, à travers sa propre expérience : celle d'un intellectuel détenu à Buchenwald. Il justifie ainsi sa démarche lors de sa première causerie : "*Chacun des journalistes qui a pu survivre aux camps de concentration allemands a le devoir d'apporter son témoignage au procès énorme qui est ouvert et qui va se juger, le procès des méthodes hitlériennes vis-à-vis des déportés politiques*" (7) . Commence alors une minutieuse description des conditions de vie, des travaux forcés, des humiliations dans un camp où, note-t-il, étaient essentiellement détenus des intellectuels.

Cependant, au fil des émissions, viennent s'ajouter au dossier des lettres d'amis de Gandrey-Réty qui offrent d'autres éclairages : sur Dora (le 9 mai) ; sur Auschwitz (le 13 juin). C'est la première fois, à notre connaissance, qu'une émission de radio est consacrée à Auschwitz. C'est la première fois, aussi, où le mot de "*juifs*" est prononcé. Ainsi se dessine une sorte de hiérarchie de la souffrance. A cet égard, Gandrey-Réty déclare : "*Buchenwald, qui était un camp terrible, m'apparaît comme un Eden comparé à Auschwitz* (...) *ce sont des millions de déportés, hommes, femmes et enfants, qui ont été gazés et brûlés à Auschwitz*" (8). Ou, dans une autre intervention : "*Buchenwald était moins terrible que Dora ou Auschwitz*" (9).

Le terme des causeries de Gandrey-Réty clôt la somme des émissions consacrées aux camps. La radio ne pouvait matériellement pas participer à la vague de voyeurisme qui succéda au long silence des médias jusqu'en mai 1945. Ajoutons qu'en novembre 1945, les hommages rendus aux déportés au Palais de Chaillot ou à Compiègne, font l'objet de deux reportages.

Au total, et au-delà des phases décrites, on relève bien des limites, bien des ambiguïtés dans le discours. L'exemple de la radio est finalement assez révélateur des équivoques de l'ensemble des médias, comme le souligne la frontière floue, déjà relevée, entre prisonniers et déportés.

A la radio comme dans la presse écrite, la loi de proximité joue à plein (c'est vrai pour le Struthof, ça l'est aussi pour Buchenwald), de même que les circonstances du rapatriement, et la signification qu'on veut en offrir. L'expérience douloureuse des journalistes ou des militants détermine la priorité donnée à tel ou tel camp. La France qui se relève, c'est la France de la Résistance qui a vaincu l'occupant, qui s'est débarrassée de Vichy. C'est la France qui cherche à reconstruire l'unité nationale, à regrouper tous les Français qui ont souffert.

De façon significative, le terme d'"extermination", qui revient de plus en plus fréquemment sous la plume ou dans les propos des journalistes, n'est jamais clairement défini. Les caractères originaux du phénomène concentrationnaire nazi et du processus d'extermination échappent aux commentateurs. Unité nationale et principes républicains obligent, on s'interdit de distinguer des catégories parmi les "*déportés politiques*". La singularité juive n'émerge donc pas, et le terme même de "*juif*", à la radio comme dans la presse écrite, est quasiment absent.

En 1945, les symboles des camps s'appellent Struthof, Buchenwald, Ravensbruck, Dachau ; pas encore Auschwitz.

Christian Delporte

(1) Annette Wieviorka, *Déportation et génocide. Entre la mémoire et l'oubli*, Paris, Plon, 1992.

(2) "Le camp de torture du Struthof", 25 janvier 1945, 14'30", Radiodiffusion française, (INA).

(3) "Camps hitlériens : le Struthof", fin 1944, 7'35", RDF (INA).

(4) Michel Droit, *reportage cité.*

(5) Claude Blanchard, *émission citée.*

(6) *Ibid.*

(7) 25 avril 1945, 10'30", RDF (INA).

(8) 13 juin 1945, 4'27", RDF (INA).

(9) 14 juin 1945, 6'05", RDF (INA).

BIBLIOGRAPHIE

- Annette Wieviorka, *Déportation et génocide. Entre la mémoire et l'oubli*, Paris, Plon, 1992.

Parmi les ouvrages publiés dans le cadre du cinquantenaire de la libération des camps, signalons :

François Bédarida, Laurent Gervereau (dir.), *La déportation et le système concentrationnaire nazi*, Paris, BDIC, 1995.

Marie-Anne Matard-Bonucci, Edouard Lynch (dir.), *Libération des camps, retour des déportés : sociétés et opinions face à l'univers concentrationnaire*, Bruxelles, Complexe, 1995.

Il y a 50 ans : HIROSHIMA



Nous avons reçu des éditions Le cherche midi, un ouvrage intitulé : J'avais six ans à Hiroshima. de Keiji Nakazawa, précédé de La Peur et la Honte par Bernard Clavel. Avec l'autorisation de l'éditeur, nous en publions ci-dessous quelques extraits. En cette période de reprise des essais nucléaires décidée par le gouvernement, le témoignage du pacifiste Bernard Clavel prend une importance déterminante. Il exprime ici avec justesse la peur des populations et la bêtise de ceux qui poussent le monde à s'armer toujours davantage.

Cinquante ans, *écrit Bernard Clavel,* cinquante ans depuis ce matin du 6 août 1945 qui plongeait le monde dans une ère nouvelle : l'ère atomique.

Cinquante ans depuis l'instant où le feu du plus atroce génie humain s'abattait sur une population d'enfants, de femmes, de vieillards et d'hommes innocents. Cinquante ans de survie pour nous qui avons échappés à la guerre. Cinquante ans à penser au risque énorme que ce qu'on est convenu d'appeler le progrès fait courir à notre planète. Non, je ne crains pas de crier ma peur. Depuis un demi-siècle, je tremble. Pour ma peau, pour celle de tous les êtres que j'aime. Pour l'humanité en général, car je continue, en dépit de toutes ces folies, à penser qu'elle est constituée d'êtres qui méritent de vivre.

Tout risque de craquer, de prendre feu, d'exploser, de disparaître en fumée. Anéantissement total ! Et vous voudriez que nous ne soyons pas habités par la peur ?

A ceux qui osent se moquer de mon angoisse je crie : "Vous êtes des monstres ! "

A ceux qui affectent de ne pas trembler : "Imbéciles ! L'orgueil vous perdra ! "

J'accuse ceux – sans doute assez rares – que n'effleure aucune angoisse. Sont-ils donc inconscients ? aveugles ? sourds ? Font-ils partie de ces gens extrêmement dangereux qui ne tirent jamais aucune leçon de l'histoire ?

A ceux qui poussent le monde à s'armer toujours davantage, je hurle : "Criminels ! "

Quand aux gens qui partagent mes sentiments et s'efforcent de les cacher, ce sont des lâches. Ils nourrissent en secret l'espoir que le grand malheur qui guette le monde attendra leur départ pour s'abattre sur sa proie. Qu'ils se méfient : l'égoïsme ne paie pas toujours. Le rapace aux serres d'orage peut fondre sur eux comme la foudre. Refuser de faire la guerre à la guerre alors que seul ce combat peut sauver l'humanité, c'est se dérober au plus impérieux des devoirs ; c'est se priver à jamais du droit à la véritable espérance. C'est renoncer à l'estime de soi-même.

(...)

Devant l'explosion qui vitrifiera le globe terrestre, chaque individu se retrouvera seul, avec l'inutile fardeau de ses regrets, de ses remords et de sa souffrance.

Même si cette souffrance risque d'être très courte, elle sera. Les survivants d'Hiroshima et de Nagasaki sont là pour en témoigner. Seuls les êtres qui se trouvaient au point précis où sont tombées les bombes n'ont sans doute guère eu le temps de sentir ce qui leur arrivait. Les autres, aveuglés et atrocement brûlés, sont morts en hurlant de douleur.

Aussi, n'est-il plus temps pour nous de marquer la moindre hésitation. Cessons de nous quereller pour des mots alors qu'un seul nous attend pour nous mettre tous d'accord : FIN !

(...)

C'est en masse que nous devons refuser la violence, piétiner les querelles intestines, abattre les divergences et rejeter les demi-mesures. C'est en masse que nous devons exiger un désarmement total et immédiat.

Car ce n'est pas seulement la bombe atomique qui doit être à jamais condamnée, mais toutes les armes. Il y a eu plus de morts à Dresde qu'à Hiroshima et pour avoir rencontré des survivants, je puis témoigner que ce fut abominable.

(...)

Sans pour autant nier les crimes spécifiques de l'idéologie de mort que fut le nazisme, on ne voit pas en quoi tel bombardement serait plus condamnable que tel autre, tel moyen d'extermination plus abominable que tel autre. Les morts des pelotons d'exécution, ceux des chambres à gaz, ceux des bombes sur Londres ou Dresde n'ont rien à envier à ceux d'Hiroshima ou d'Oradour-sur-Glane. Ces massacres sont des fruits naturels de la guerre.

Si l'on souhaite vraiment préserver le monde de pareils risques, c'est la guerre qu'il faut éviter. C'est l'homme qu'il convient de ne jamais placer dans la situation de commettre tel acte. Ne jamais lui donner à croire qu'il doit tuer, qu'il peut le faire légalement.

Sans doute, les Américains avaient-ils fini par se dire que pour terminer la guerre, le seul moyen était de montrer aux Japonais qu'ils étaient en mesure de détruire entièrement leur pays. Par soif de victoire, par besoin de paix, ils ont pu se convaincre que lancer une bombe atomique constituait un acte absolument normal. Un acte salutaire.

Or, précisément, ce qui est anormal, c'est la guerre, puisqu'elle risque de déboucher sur pareil acte. Et nous devons absolument nous persuader qu'Hiroshima n'est que le début de l'atroce. Depuis cette bombe, d'énormes " progrès " ont été réalisés. On a inventé encore d'autres moyens d'exterminer.

Je me souviens très bien qu'au moment où des rescapés ont entrepris une tournée en Europe, je me trouvais à Lyon. J'ai pu les rencontrer et m'entretenir longuement avec eux. Ce qui les choquait encore plus que leur propre souffrance, c'était l'attitude inadmissible d'un monde où l'on poursuivait les recherches et les expériences pour aboutir à des résultats toujours plus atroces.

(...)

Avons-nous vraiment droit au bonheur en un monde où règne la violence ? sur une planète menacée par la mort atomique ? Car on a beau nous affirmer qu'il y a partout des garde-fous – et ces barrières n'ont sans doute jamais aussi bien mérité leur nom – reste que, même si nous pouvions croire en la sagesse des grands, il arrivera fatalement qu'une fuite se produise.

Nous en avons la preuve avec ce qui se passe à l'heure où j'écris ces lignes. Des vols, un trafic, tout un commerce de matières terriblement dangereuses nous menacent. Des techniciens sont là qui veulent vendre leur savoir au plus offrant. Et n'oublions pas qu'un terroriste qui posséderait la bombe pourrait *tout* obtenir.

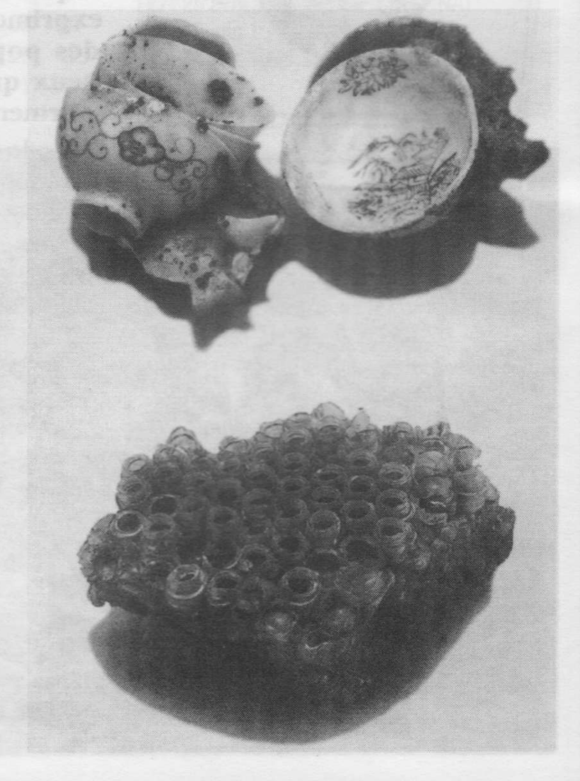
Ce n'est pas la bombe atomique qu'il faut interdire, mais tout ce qui touche à la désintégration de l'atome. En un mot, tout ce qui menace de destruction l'humanité et le globe qui la porte.

C'est le germe de la guerre qu'il faudrait extraire du cœur de l'homme.

Après ce plaidoyer pour la Paix, Keiji Nakazawa, qui avait six ans lors de la tragédie, témoigne avec sobriété de l'horreur vécue par la population martyre d'Hiroshima et des jours qui suivirent.

Ce livre devrait figurer dans toutes les bibliothèques familiales pour que les enfants, puis les petits-enfants en prennent connaissance régulièrement, à moins qu'un autre drame encore plus effrayant ne vienne gommer ce témoignage de la bêtise humaine.

J'avais six ans à Hiroshima, *Le cherche midi éditeur, 140 pages, 98 francs, disponible à la librairie de Gavroche.*



Des bols et des bouteilles ont été collés par la chaleur. La température de la boule de feu provoquée par l'explosion de la bombe A atteignit quelques millions de degrés centigrades, et l'on estime qu'au sol, elle dut s'élever à 4 000 degrés centigrades. Même les personnes qui se trouvaient à 3,5 km de l'hypocentre ont subi des brûlures. Cette température a provoqué une tempête de feu et des incendies qui embrasèrent en un instant tout ce qui pouvait brûler jusqu'à 2 km du point d'impact.

A la veille du débarquement tant attendu, les résistants se préparent à mener des actions de soutien à l'opération "Overlord". Plusieurs plans ont été mis sur pieds notamment le plan Vert (la destruction des lignes de chemin de fer) et le plan Tortue (le blocage des routes), bref il s'agit d'entraver les liaisons et les communications de l'armée allemande. Dans le Cher, les résistants choisissent un autre type d'action pour répondre à l'appel au combat lancé par le général de Gaulle sur les ondes de la B.B.C. : "C'est la bataille de France et c'est la bataille de la France ! (...) Pour les fils de France, où qu'ils soient, quels qu'ils soient, le devoir simple et sacré est de combattre l'ennemi par tous les moyens dont ils disposent."

Le chef du réseau Combat, René Van Gaver, et celui des F.T.P., Hubert Lalonnier, qui viennent d'unifier le 30 mai leurs groupes armés dans les F.F.I., décident le 31 mai d'occuper Saint-Amand-Montrond, une ville d'un peu plus de 10 000 habitants où la Milice française tient le haut du pavé. Cette décision ne correspond pas exactement à ce qu'attend Londres de la part des résistants ; elle s'inspire plutôt des directives transmises par la direction militaire de la résistance, la Commission militaire d'action (Comac), qui est tenue par les communistes (Pierre Villon, Maurice Kriegel-Valrimont). Eux sont partisans d'une insurrection nationale, épreuve indispensable pour faire entrer la nation française dans la guerre contre l'Allemagne, nécessité pour imposer la reconnaissance de la France combattante aux Alliés, comme l'explique Kriegel-Valrimont : "Il ne faut pas oublier que (...) l'attitude des Américains et derrière eux, de l'ensemble des Alliés qui, non seulement ne voulaient pas reconnaître de Gaulle (...) mais encore ne voulaient surtout pas admettre l'existence, en France, du phénomène nouveau que la résistance exprimait" (*Le Quotidien de Paris*, hors série). Le haut commandement des F.T.P. de la Zone-Sud



(qui tout en étant intégré aux F.F.I. a conservé ses propres structures et canaux) donne le 6 juin l'ordre de créer des bases de résistance et d'attaquer à partir de zones libérées. C'est cet ordre que Guingouin refusa d'appliquer, préférant mener la guérilla plutôt que d'affronter les forces allemandes à Limoges même (voir *Gavroche* n°78, novembre-décembre 1994).

Le 6 juin, les chefs F.T.P. battent le rappel dans tout le département. 70 maquisards se rassemblent en trois groupes. Ils passent à l'action en fin d'après-midi, entrent à Saint-Amand, font le siège de l'hôtel particulier où des miliciens sont retranchés. Dans la soirée, ces derniers font leur reddition. Parmi les prisonniers se trouvent des femmes dont Simone Bout de l'An, épouse de Francis Bout de l'An, bras droit de Darnand qui lui a confié la direction de la Milice depuis qu'il est lui-même devenu responsable au maintien de l'ordre dans le gouvernement de Vichy. Tout cet épisode révèle l'inexpérience militaire des résistants et leur grande faiblesse organisationnelle. Lalonnier est partisan d'exécuter les Miliciens, Van Gaver s'y oppose. Le 7 juin, ils font procéder à une distribution d'armes, tandis qu'averti par un Milicien qui a réussi à quitter Saint-Amand, l'armée allemande se prépare à investir la ville. La retraite des résistants se fait dans la plus grande confusion, les maquisards désormais encombrés de leurs prisonniers s'enfuient dans la nuit en oubliant de prévenir certains de leurs camarades qui, au matin du 8 juin, sont surpris par les Allemands. Ce "soulèvement" est le premier épisode d'un drame que raconte et analyse Tzvetan Todorov. Selon lui, un enchaînement fatal existe dès ses premiers jours, enchaînement qui conduit à la tragédie : "A partir du moment où l'on décide l'occupation de la ville (...) tout est déjà programmé", écrit-il.

En effet, Francis Bout de l'An fait prendre des otages par ses sbires et menace de détruire Saint-Amand. L'ex-maire, désigné par Vichy, René Sadrin, va alors s'employer à retrouver le maquis pour faire libérer Simone Bout de l'An en échange de la vie des otages. Tzvetan Todorov qui publie le récit de Sadrin à la suite de son texte, ne se contente pas de reconstituer les faits, il essaye de comprendre les motivations et les comportements de chacun des protagonistes, en montrant les chantages auxquels se livrent les deux ennemis contraints de se reconnaître pour interlocuteurs. Il le fait sans mythifier l'attitude des uns et des autres, indiquant que parfois le comportement d'un chef de maquis (le commandant François) peut être rejoint celui du chef de la Milice dans la même indifférence au sort de la population. Finalement le 23 juin, les prisonnières du maquis sont libérées et Bout de l'An tient parole, libérant ses propres otages.

La logique des représailles n'en est pas pour autant terminée – le troisième acte de la tragédie commence. 20 miliciens sont encore prisonniers alors que l'armée allemande traque les maquisards et détruisent deux de leurs groupes (au cours des combats Van Gaver est tué).

Le troisième groupe, celui de Chaillaud, parvient à s'échapper. Todorov raconte : "Chaillaud convoque alors ses camarades et leur annonce la conclusion à laquelle il est arrivé : il faut exécuter les miliciens. Les résistants viennent

d'échapper par miracle à deux encerclements, mais la chance ne leur sourira peut-être pas une troisième fois. Les soldats allemands sont très près ; il suffirait que l'un des miliciens crie pour que tous soient découverts et alors les résistants seraient liquidés." Il est impossible de les relâcher car ils connaissent les caches des maquisards. Depuis un mois et demi qu'ils mènent une vie commune, miliciens et maquisards se connaissent bien. Le chef milicien Bastide a sauvé Chaillaud lorsque ce dernier avait été arrêté avec des papiers compromettants. Néanmoins les treize miliciens sont pendus au moyen de sangles de parachutes afin de ne pas user d'armes à feu dont les détonations auraient permis aux Allemands de les localiser. Cette exécution marquera profondément les résistants, rares sont ceux qui ont accepté d'en parler. Si Tzvetan Todorov essaie de nous faire comprendre la logique de cette exécution et de la justifier, il n'en reste pas moins qu'il s'abstient de poser quelques questions qui viennent naturellement à l'esprit : Pourquoi lors des deux premières fuites réussies des maquisards, les miliciens n'ont-ils pas tenté d'alerter les Allemands tout proches ? Pourquoi, une fois connu le sort qui les attendait, n'ont-ils pas tenté de fuir ou de révéler aux Allemands la présence du groupe Chaillaud ? Leur exécution était-elle réellement une "douloureuse nécessité" ou une "nécessité tragique", comme le soutient Todorov ? Le comportement et les circonstances de l'exécution des miliciens laisse une impression de gêne, comme s'ils étaient presque devenus complices de ses maquisards en fuite en consentant à mourir comme pour les protéger. D'ailleurs tous les participants devaient éprouver ensuite un profond malaise. Chaillaud lui-même finira par se suicider en 1968 sans cependant que l'on puisse expliquer son geste uniquement par la réminiscence de cet épisode. Selon Todorov, déçu par les lendemains de la Libération, il s'est enfermé dans l'amertume.

Avec l'exécution des miliciens, la logique des représailles renaît. Le milicien Lécussan, déjà assassin de Victor Basch et de sa femme en janvier 1944, décide le 20 juillet de faire une rafle parmi les Juifs de Saint-Amand. Soixante-dix personnes sont arrêtées dont des enfants et des vieillards, trente-six d'entre elles sont assassinées dans des circonstances atroces : elles sont jetées vivantes dans les puits d'une ferme abandonnée ; la Gestapo et les miliciens leur jettent dessus des moellons et des sacs de ciment. Le dernier acte de la tragédie a eu lieu.

Pour Tzvetan Todorov, la guerre civile que les Français se livrent avec acharnement à l'été 1944, est à l'origine de tous ces morts, qu'ils soient résistants, collaborateurs ou simples civils traqués. Bien entendu, il n'ignore rien des causes de cette lutte fratricide mais son propos n'est pas d'en dresser l'inventaire. A partir de cette tragédie, il préfère entraîner ses lecteurs vers une réflexion éthique. Dans les ténèbres les plus intenses, une lueur d'espoir est apparue grâce à des hommes qui ont fait le sacrifice de leurs vies, assumant ainsi une "morale de sacrifice" et une "morale du risque", sans verser dans la froide indifférence aux autres. Ce qui importe pour l'avenir c'est, sans rien oublier, d'avoir présent à l'esprit les belles figures de René Van Gaver et de Daniel Blanchard son adjoint, "authentique combattant chez qui pourtant la force ne se fige pas en dureté, un héros qui aspire non à l'héroïsme mais au bien".

Jean-Louis Panné

Silence sur Dora. Suite...

La télévision est le relais idéal pour programmer perpétuellement des films qui tomberaient sans cela dans un oubli mérité. J'en prends pour exemple le film d'espionnage anglo-italien "Opération Crossbow" diffusé sur M6 le 29 mai dernier. Ce film soi-disant historique "inspiré en partie de faits authentiques" – comme le précisent les commentaires du magazine télé (Téle Star) – fait découvrir au public la manière dont les Allemands mirent au point à Peenemünde, au prix de sacrifices humains (allemands), leur fameuse bombe volante. Jusque là rien de bien critiquable, si ce n'est toutefois le visage angélique des hommes et des femmes chargés de parfaire cette bombe semeuse de mort, au nom de l'ordre nouveau.

C'est alors qu'on découvre avec stupéfaction l'usine souterraine dans laquelle la fusée était fabriquée, après le bombardement de Peenemünde et que les services secrets anglais avaient décidé de détruire. L'usine présentée est sans conteste l'usine construite à Dora et dont les rares survivants ont apporté leurs témoignages dans notre dernier numéro (*). Qu'on est loin alors de la réalité. On voit une rutilante usine avec des travailleurs bien propres, bien vêtus et bien nourris, on voit même un court instant les châlits superposés parfaitement propres où somnolent quelques prisonniers, apparemment heureux de leur sort. Quelle gifle, quelle insulte pour ceux qui connurent véritablement les conditions insoutenables de survie à Dora ! Passons sous silence la fin apocalyptique de ce film, quand le héros provoque la destruction totale de l'usine. Cette fin invraisemblable met en lumière, aux yeux des spectateurs, le comportement hautement moral des Alliés vis à vis d'Allemands fortement ingénieux, qui somme toute, ne sont pas si méchants que cela. Des déportés, pas question d'en parler ni d'évoquer leurs conditions de vie. Pourtant, quand ce film fut tourné, en 1965, avec des acteurs aussi prestigieux que Sophia Loren ou George Peppard, le metteur en scène, Michael Anderson pouvait parfaitement savoir la vérité sur ce qui s'était passé à Dora.

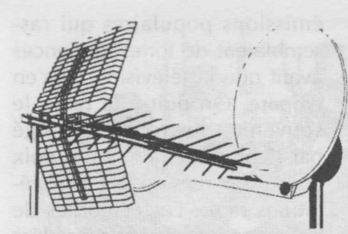
Alors, ignorance ou silence complice ?

Parmi les nombreux livres qui me passent par les mains, un titre attira, il y a peu, mon attention : Vers la conquête des Mondes de Willy Ley (Rockets, missiles and space travel). Ce livre, publié par Amiot Dumont en 1955 dans la collection Bibliothèque de l'Aviation est un ouvrage technique de près de 300 pages dont plus de 40 sont consacrées à Peenemünde et aux fusées. Quoique mon intérêt pour ce sujet soit totalement nul, je dévorais ces pages dans l'espoir d'y trouver quelques révélations sur Dora. Peine perdue. Pas un mot sur les usines souterraines, même dans les nombreuses citations empruntées à Von Braun.

Alors, ignorance ou silence complice ?

G.Pelletier

(*) Voir Numéro 81-82 de Gavroche : Silence sur Dora : quand des esclaves fabriquaient des fusées.



MEDIA : APPRENDRE A CONSOMMER AVEC PRUDENCE !
la chronique de Jean-Jacques Ledos

INFORMER, ÉDUQUER, DISTRAIRE

C'était, aux débuts des années 20, la doctrine admise par les pionniers de la radiodiffusion. Le premier à l'affirmer semble avoir été David Sarnoff, alors directeur général du groupe américain RCA qui décrivait le nouveau media comme un "service public". Qu'on ne s'y trompe pas, l'expression était entendue d'une manière différente de celles des anglais qui allaient, quelques années plus tard, soustraire la jeune BBC à l'affairisme pour l'installer durablement dans un secteur public alimenté par la contribution collective.

La pratique française de la démocratie a longtemps balancé entre l'un ou l'autre des régimes. Jusqu'en 1940, les stations commerciales étaient tolérées tandis que l'État construisait un réseau national d'émetteurs de radiodiffusion et favorisait les premières expériences de télévision.

En 1945, dans la ferveur centralisatrice et quasi révolutionnaire qui tentait de concrétiser les réflexions suscitées par les désordres précédents, l'État qu'on disait instable autant qu'envahissant a pris le contrôle des grands secteurs d'activité fournisseurs de service public. La radio et télévision en faisaient partie et les intérêts privés, présents dans le secteur avant la guerre, priés de patienter à la porte.

Les pouvoirs politiques ne se sont plus privés de s'ébrouer dans cette chasse gardée. Pour le meilleur, en construisant un réseau de communication audiovisuelle sur lequel le citoyen pouvait trouver le divertissement sans vulgarité et l'exploration d'un champ culturel sans limites. Pour le pire, en délivrant une information sélectionnée selon les besoins du parti au pouvoir. Les deux situations créaient, chacune, leur lot de mécontents. Le grand public réclamait plus de distraction. Les plus exigeants moins de pression sur les esprits. Dès le milieu des années 50, une certaine presse a entretenu, par souci commercial, chacune des frustrations. La solution suggérée, c'était l'exclusion de l'État de la gestion de ce secteur. Le vent libéral a réalisé le vœu. Nanti de 6 chaînes nationales, alléché par la perspective prochaine de plusieurs centaines de programmes, le téléspectateur ne se plaint plus et ne se méfie plus alors qu'un vaste système de_décervelage s'est mis en place sous les auspices du rêve que proposent les messages publicitaires. Innocents les annonceurs ? Pourquoi pas philanthropes ? Ou plutôt les agents de transmission d'un pouvoir économique complice d'un pouvoir politique dans les intérêts se rencontrent avantageusement.

La bourgeoisie "libérale" issue de la Révolution Française, mais ingrate, n'a cessé, au siècle dernier, de dénoncer les "philosophes", ces révolutionnaires des "Lumières" qui avaient encouragé la généralisation de l'instruction afin de développer le libre arbitre des citoyens. Deux siècles plus tard, l'instrument de la plus formidable anesthésie – la télévision – célèbre, dans une indifférence résignée, le triomphe provisoire de cette ambition.❑

LA TÉLÉVISION : UN SECTEUR PACIFIÉ ?

Sous la Vè République, pendant près de trois décennies, la liberté d'expression dans l'audiovisuel a figuré au centre des programmes électoraux nationaux, législatifs ou présidentiels. Chaque candidat promettait, alors, de ne pas se mêler du fonctionnement de la télévision et, en particulier, de ne pas intervenir dans les nominations des responsables.

En 1974, dès les premières semaines de la présidence Giscard d'Estaing, à l'initiative du premier ministre Jacques Chirac, la majorité parlementaire cassait l'ORTF, l'organisme de service public de la radio et de la télévision. Quelques mois plus tard, le chef du gouvernement épurait la rédaction d'"Europe 1" dont les journalistes étaient accusés de "persifler". En 1980, il est juste de reconnaître que le sort de la radiotélévision n'occupait pas beaucoup de place dans les cent-dix propositions du candidat socialiste. On ne saurait donc reprocher au gouvernement de Pierre Mauroy de n'avoir pas réparé, dans la loi sur la communication audiovisuelle de 1982, les dégats de 1974. La création de *Canal Plus* était le premier accroc au monopole. On pouvait s'en réjouir: une chaîne échapperait sans doute, ainsi, à l'autorité politique, bien que son directeur, M. André Rousselet, soit un ami du Chef de l'État. Ce n'était, en fait, que la première étape qui allait conduire à la création de plusieurs chaînes privées et, au prix de liaisons douteuses (Berlusconi, par exemple), faire basculer l'audiovisuel de la logique de service public à celle du commerce concurrentiel, à l'américaine. Si l'affairisme y trouvait son compte, peut-on affirmer que le pouvoir politique se désintéressait de l'audiovisuel ? Les changements de responsables à chaque alternance ternissent un si bel optimisme. On peut douter que le dernier en date, celui qui a éloigné M. André Rousselet de la Présidence de *Canal Plus* soit dépourvu d'arrière-pensées politiques ?

Les dernières campagnes nationales, législatives de 1993, présidentielle de 1995, ont ignoré la question. Le secteur est pacifié comme on disait jadis lorsque la puissance coloniale avait réduit les derniers défenseurs d'un sol national confisqué ? Le "marché" fait le tri: la médiocrité qui fait les bons taux d'écoute montre du doigt les ambitions culturelles qui ne rassemblent que des auditoires clairsemés. Une sorte de sélection naturelle qui satisfait les adeptes du libéralisme.❑

SONDAGES : RETOUCHE ET MANIPULATION

Les sondages, nous dit-on, c'est la photographie d'une situation de l'opinion à un moment donné.

Du contact direct entre "l'échantillon représentatif" et l'enquêteur qui traite les réponses en mode binaire – oui ou non – en ignorant les nuances au traitement de l'information qui corrige et pondère, la photo subit bien des retouches. L'opinion est, par ailleurs, volatile. Il est important de la recueillir à chaud. C'est ce que font, par exemple, les instituts qui effectuent une vérification après une campagne publicitaire ou à la suite d'un événement ou d'une déclaration politiques. Lorsque le résultat de l'enquête va dans le sens de celui qui l'a commandé, c'est un moyen de manipulation : "vous voyez, la majorité pense comme çà..."

La différence, récemment constatée au premier tour de l'élection présidentielle, entre les prédictions et la réalité a décoiffé l'Olympe ou trônent les sondeurs. Un accident de parcours ? Ce n'est pas certain. Souvent, la réflexion triomphe, à terme, de la passivité. La démocratie, c'est l'équilibre entre deux forces contraires qu'un observateur des medias résumait ainsi: "Quand le pouvoir s'accroît, la liberté d'expression diminue. Quand le pouvoir diminue, la liberté d'expression augmente".❑

CONVIVIALITÉ PIPÉE

Les journalistes ont mauvaise réputation, ces temps-ci. On nous assure pourtant qu'ils sont plus indépendants qu'ils ne l'ont jamais été. Pour tempérer l'infaillibilité qu'on leur reproche, ils ont imaginé depuis longtemps d'ouvrir l'antenne aux auditeurs et même aux téléspectateurs. L'antenne devient ainsi le point de rencontre d'une nouvelle convivialité, un forum hertzien, un lieu d'expression libre.

Liberté ou seulement simulacre ? On se souvient que dans une époque lointaine, l'assistante d'un producteur de magazine télévisé dictait à certains de ses amis le texte des questions qu'elle leur demandait de poser, en direct, bien sûr, à condition de se faire reconnaître.

Toutes les stations de radio offrent, aujourd'hui un accès soi-disant "direct" sur l'antenne à leur auditoire qui tente d'en

profiter sans deviner les filtres successifs qui limitent la liberté de parole.

La première barrière, c'est le petit nombre des lignes téléphoniques ouvertes. La seconde, c'est pour ceux qui ont réussi à franchir la première, le standard qui reçoit les appels ou les messages "Minitel". C'est l'occasion d'une première sélection des appels. Les questions retenues font l'objet d'un appel ultérieur du correspondant. L'anonymat n'est plus garanti mais, après tout, ceux qui veulent s'exprimer ont le courage de s'affirmer. La troisième barrière, c'est le chronomètre: il faut respecter l'horaire. Poser une question brêve et ne pas commenter la réponse. De toute façon, le journaliste a la possibilité, à tout moment, de couper la parole à son interlocuteur. C'est lui qui aura le dernier mot. Le plus redoutable dans cet exercice est, sans doute, à l'heure actuelle le chroniqueur-jardinier de "France-Inter" dont on devine, dès qu'il entame sa réponse, qu'il va interrompre le dialogue sans aménité. En d'autres occasions, "Radio Com'" ou "Le téléphone sonne", sur France-Inter, par exemple, c'est le rédacteur en chef qui mène "tambour battant" le dialogue dans lequel l'auditeur doit, le plus souvent, battre en retraite.

Il y a beaucoup d'arrogance dans cette apparence de convivialité. Il serait, toutefois, injuste d'en généraliser la pratique à l'ensemble de la profession journalistique.❑

VERS UN MONDE VIRTUEL ?

Un roman de science-fiction a connu, il y a deux ou trois décennies, un succès certain sous le titre "Demain, les chiens". L'auteur y décrivait une société dans laquelle, les chiens avaient pris le pouvoir dans la société des hommes. On pourrait imaginer aujourd'hui une nouvelle fiction intitulée "Demain les puces". Non, pas les parasites. Les "puces" c'est le terme devenu "familier" qui désigne les micro-composants éléctroniques qui assurent le fonctionnement de l'informatique qui gère notre quotidien. Avec un talent certain, au demeurant. Ce sont les puces qui façonnent les images de synthèse des génériques de télévision. A tel point que les indicatifs méritent plus souvent d'attention que ce qui suit. A moins qu'on ne prolonge le procédé. Et c'est possible. Les effets spéciaux permettent dès à présent d'intervenir en direct ou presque sur le contenu d'une image réelle. Le générique des "Guignols de l'info" sur Canal Plus, par exemple.

Certains techniciens évoquent avec gourmandise les promesses des images virtuelles, feignant d'ignorer toutefois qu'une image virtuelle, en optique, c'est précisément une image irréelle qu'on ne peut voir sur un écran. Au-delà des querelles sémantiques, le véritable danger des images artificielles – mais bien réelles – puisqu'on les reçoit sur l'écran, c'est de créer une réalité virtuelle dans laquelle, il est, dès à présent, possible de faire évoluer des personnages bien réels.

On attend, avec curiosité, le ou les romanciers qui imagineront ce monde dans lequel, les hommes isolés de leur réalité évolueront dans les lieux et les situations choisis par le manipulateur. Ne pas oublier que la science-fiction ne fait qu'annoncer une réalité jamais éloignée.❑

UNE MÉMOIRE DE L'HISTOIRE

Avant la télévision, il y avait la radio. Son histoire, dont on a évoqué quelques moments dans ces pages , se confond avec l'Histoire du quart de siècle qui s'étend des "années folles" à 1950*. Les reportages effectués en direct ont fixé, à chaud, dans de nombreuses mémoires les événements marquants de cette époque. On fixe (à tort) à la transmission, par une station de Pittsburgh des résultats de l'élection présidentielle américaine, en Novembre 1920, le début de la radiodiffusion. Près de vingt ans plus tard, l'Histoire de notre pays aurait peut-être pris un tour différent si le 18 Juin 1940, à Londres, un général insoumis n'avait répondu au vieux maréchal qui, la veille, avait, depuis Vichy, tenu un discours de défaite et de résignation. Dans un registre moins grave, mais il s'agit d'un fait de société, la radio doit distraire et cultiver. Certains, parmi les plus anciens ont conservé le souvenir des émissions populaires qui rassemblaient de fortes audiences avant que la télévision ne s'en empare. On doit à la radio le souvenir - heureusement figé par l'enregistrement - des voix qui se sont tues ou des interprétations rares. Les célébrités de notre époque se sont succédées au micro d'André Gillois ("Qui êtes-vous ?") et plus tard à celui de Jacques Chancel ("Radioscopies") mais qui se souvient de Caruso, l'une des premières vedettes de la radio ou de Marguerite Long, la prestigieuse interprète de Ravel ou encore d'Alex Virot, le reporter qui a raconté en direct l'entrée des Nazis à Vienne, en 1938 ?

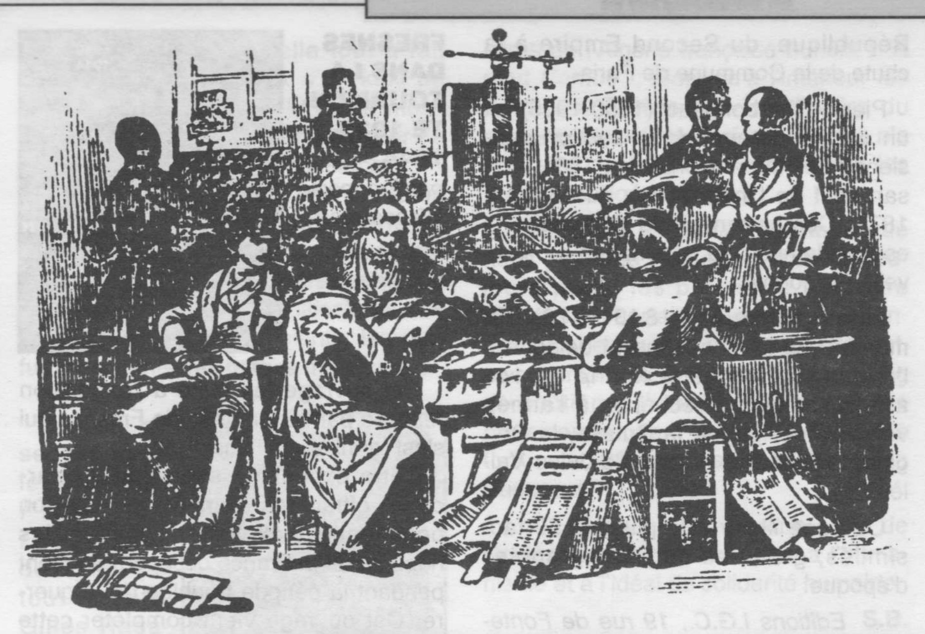
Le "Comité d'Histoire de la Radiodiffusion"s'attache à préserver l'histoire de cette Histoire. Il publie plusieurs fois par an des "Cahiers" dont le thème central est, pour chaque livraison, l'évocation par la radio d'une année différente**. Ce rappel de la relation radiophonique à chaud des évènements constitue une chronique vécue, précieuse pour tous ceux qui dispensent ou reçoivent l'enseignement de l'Histoire contemporaine. C'est aussi, pour les chercheurs spécialisés, une bonne orientation vers les archives de la radio. ❑

Rappel bibliographique:
- René Duval: Histoire de la Radio en France (Ed. A. Moreau, 1979),
- Christian Brochand: Histoire générale de la Radio et de la Télévision en France, 2 tomes
(La Documentation Française, 1994).

* Voir "GAVROCHE" (nos 56 à 60).

**"Comité d'Histoire de la Radiodiffusion": SIMAVELEC, 17, rue Hamelin, 75783, Paris Cedex 16.

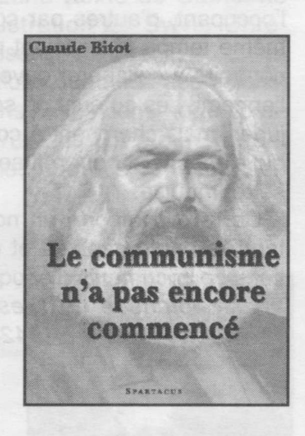




LE TEMPS DES LIVRES

LE COMMUNISME N'A PAS ENCORE COMMENCÉ

par Claude Bitot



"Pour l'idéologie dominante, écrit Claude Bitot dans son introduction, *le communisme serait mort en 1991. Toutefois une question se pose : l'URSS avait-elle démontré qu'elle était communiste, c'est-à-dire – si un tel mot a un sens – sans classe, sans Etat, sans salariat, réalisant à la place une communauté humaine où le libre développement de chacun est la condition du libre développement de tous ? Le fait qu'en son sein régnaient l'exploitation, l'oppression, la corruption, les privilèges et une multitude d'autres aliénations montre qu'il n'en était rien. Cette mort annoncée du communisme ne repose donc sur rien : ce qui n'existe pas ne mérite pas de périr."*

Partant de là, et constatant par ailleurs que le capitalisme est incapable d'apporter au peuple un bonheur que la croissance de la production devrait pourtant lui assurer, l'auteur assure que les salariés seront conduits à engager une lutte pour une nouvelle société. De cette nouvelle forme sociale inédite qui surgira alors, Claude Bitot assure qu'ils trouveront un nom jusqu'à présent usurpé : le communisme.

Et pourquoi pas inventer un autre nom, si tout le monde est d'accord sur l'essentiel ?

G.P.

Cahier édité pas l'Association "Les amis de Spartacus", 8 impasse Crozatier, 75012 Paris, 285 pages, 130 F.

ROSA LUXEMBURG ÉPISTOLIERE

par Gilbert Badia



Trois quart de siècle après sa disparition, la personnalité de Rosa Luxemburg suscite toujours beaucoup d'intérêt. Est-ce dû à sa fin tragique, à son action militante, à ses idées dont certaines sont si actuelles : exigence de démocratie, de liberté ("La liberté c'est toujours la liberté de qui ne pense pas comme vous") ? Sans doute. Mais, à ne considérer que la militante, n'a-t-on pas tendance à ignorer ou à laisser dans l'ombre sa vie de femme ?

Or femme, Rosa Luxemburg l'a été au plein sens du terme. Toujours prête à se battre " pour sa part de bonheur ", attachant autant d'importance à sa tenue qu'à son cadre de vie, courtisée et amoureuse. Mais aussi une femme aux dons exceptionnels, aux goûts et aux talents multiples, s'intéressant à la littérature de tous pays, passionnée de peinture (peintre elle-même), de musique, de botanique...

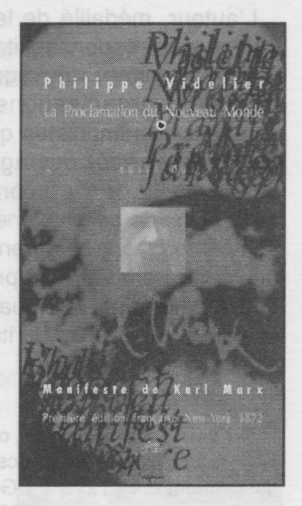
Cet ouvrage fera sans doute découvrir à beaucoup de lectrices et de lecteurs une Rosa Luxemburg inconnue ou peu connue. Nombre de ces lettres, qui révèlent aussi le talent d'écrivain de Rosa, sont publiées pour la première fois en version française.

Dans une substantielle présentation, Gilbert Badia retrace la biographie, le parcours et les idées politiques de Rosa Luxemburg en la situant dans le mouvement ouvrier international aux côtés de Bebel, de Jaurès et de Lénine, en soulignant combien ses prises de position méritent, de nos jours, d'être méditées.

Editions de l'Atelier, 255 pages 125 F. Disponible à la librairie de Gavroche.

LA PROCLAMATION DU NOUVEAU-MONDE SUIVIE DU MANIFESTE DE KARL MARX

par Philippe Videlier

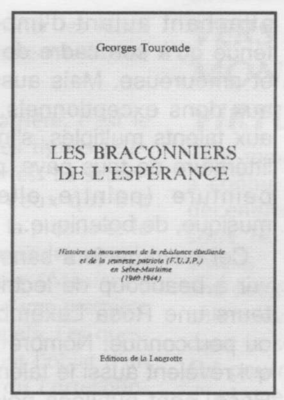


Le Manifeste du parti communiste est connu en France depuis 1885 dans la traduction, devenue classique, de Laura Lafargue, la fille de Karl Marx. Mais dans leur préface à une réédition allemande de 1872, Marx et Engels signalent que le texte fondateur a connu une traduction française dans le journal " Le Socialiste " publié à New-York par les membres émigrés de l'Internationale liés au personnage extravagant de Victoria Woodhull. C'est le tout premier Manifeste français inédit, accompagné d'une réflexion sur son destin, que Philippe Videlier donne à connaître à l'occasion du centenaire de la mort de Friedrich Engels, dans un monde en deuil de l'Utopie.

Espace Pandora, 16 rue Gaspard-Picard, 69200 Vénissieux, 95 pages, 85 F.

LES BRACONNIERS DE L'ESPÉRANCE

par Georges Touroude



Le silence de beaucoup de Résistants ainsi que de la plupart des Déportés au lendemain de la seconde guerre mondiale peut s'expliquer par une certaine pudeur mais aussi par une certaine déception de voir leurs rêves évaporés. Cinquante ans après, quelques-uns réagissent et décident d'écrire leur histoire et celle de leurs copains. C'est ce que fait Georges Touroude en publiant son livre : *Les Braconniers de l'Espérance* dans lequel il résume l'histoire du mouvement de résistance étudiante (F.U.J.P.) en Seine-Maritime de 1940 à 1944.

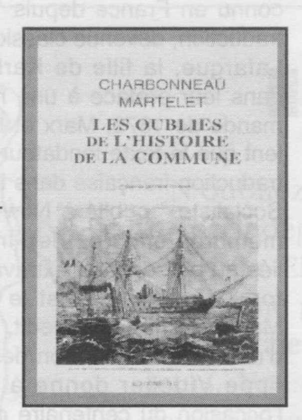
L'auteur, médaillé de la Résistance, exerça des responsabilités régionales qui lui permirent de fréquenter divers milieux et organisations, aussi bien chrétiens, communistes que gaullistes. Pour réaliser cet ouvrage, il ne s'est pas contenté de sa propre expérience, mais aussi de celles d'une vingtaine de ses compagnons. Figurent en annexes un grand nombre de reproductions de documents, pour la plupart inédits, qui confèrent au livre sa véritable authenticité.

G.P.

On peut se procurer cet ouvrage de 125 pages, au prix de 100 francs (port compris) directement chez l'auteur : Georges Touroude, 11 rue Chamboulan, 17200 Royan.

LES OUBLIÉS DE L'HISTOIRE DE LA COMMUNE

par Charbonneau et Martelet



Cet ouvrage présenté par René Rousseau, a été rédigé à partir d'archives personnelles, récemment découvertes. Il retrace la route qu'ont suivie deux hommes combattant pour la République, du Second Empire à la chute de la Commune de Paris.

Pierre Charbonneau (1830-1905) fut un des fondateurs de la section parisienne de l'Internationale en 1864. Artisan actif de l'insurrection du 18 mars 1871. Combattant de la Commune, il est condamné à la déportation en Nouvelle-Calédonie.

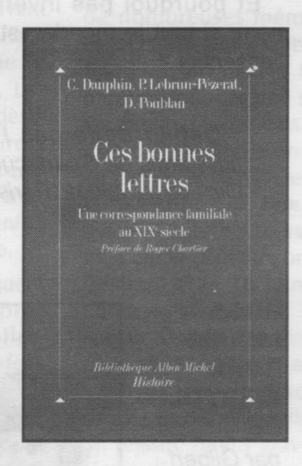
Jules Martelet (1843-1916) fut membre de la Commune et délégué à l'administration de la Mairie du 14e arrondissement. Il échappe à l'armée versaillaise, gagne la Suisse, la Belgique et Londres auprès de Jules Vallès.

Ouvrage illustré de plus de 50 facsimilés, gravures ou photographies d'époque.

Editions I.G.C., 19 rue de Fontenay, 92220 Bagneux, 152 pages, 125 F. Disponible à la librairie de Gavroche.

CES BONNES LETTRES

par C.Dauphin, P.Lebrun-Pézerat et D.Poublan



Il s'agit de la correspondance familiale d'une famille bourgeoise au 19ème siècle. Mais, contrairement aux échanges épistolaires des grands hommes, intéressants par leur contenu historique ou intellectuel, les missives ordinaires et "sans qualités" passionnent l'historien qui, un peu anthropologue, cherche à y décrypter l'art et la manière de les écrire. Les auteurs, toutes trois membres du Centre de recherches historiques de l'E.H.E.S.S., ont cherché avant toute chose à comprendre les conditions de rédaction mêmes de ces nombreuses lettres, à éclairer le "pacte épistolaire" qui les régit et à montrer comment une mémoire familiale se construit.

Ainsi, au travers des codes et des rituels d'une famille, se dévoile un monde intime et affectif auquel le discours historique rend de plus en plus justice en s'exerçant patiemment à une écoute plus attentive de l'humain.

Albin Michel, Collection Histoire, 402 pages, 150 F.

FRESNES DANS LA TOURMENTE 1939-1944

par Françoise Wasserman



Cet ouvrage fait suite à l'exposition réalisée par l'Ecomusée de Fresnes qui s'est terminée le 8 mai 1995.

Cette exposition suggérait un parcours, offrait des éléments de réflexion pour tenter d'expliquer comment les habitant de la France occupée réagirent pendant la période troublée de la guerre. Cet ouvrage vient compléter cette démarche. La France de Vichy n'est pas absente de l'histoire de la ville, et si certains ont courageusement résisté à l'occupant, d'autres par contre dans le même temps n'hésitaient pas à dénoncer voire à collaborer ouvertement avec l'ennemi. Les auteurs ne souhaitent pas juger, mais cherchent à comprendre ce qui s'est passé pour refuser que cela ne se reproduise.

Ce livre comporte un nombre important de photographies et de reproductions de documents d'époque.

Ecomusée de Fresnes, 41 rue Maurice Ténine, 94260 Fresnes. 134 pages, 100 F.

MYTHES ET LÉGENDES

Collection dirigée par Gilles Ragache



La collection dirigée par Gilles Ragache chez Hachette Jeunesse : Mythes et Légendes, connaît un franc succès largement mérité. Parmi les derniers ouvrages sortis, deux titres ont retenu notre attention : Les Félins (texte de Bernard Briais illustré par Michael Welpy) et l'Orient (texte d'Alain Quesnel). Les félins, ces animaux magnifiques, parfois redoutables ont inspiré de nombreuses légendes. De quelque continent qu'elles viennent, ces légendes mêlent volontiers fantastique et humour pour nous conter la belle histoire d'amitié entre Androclès l'esclave

fugitif et un lion, ou celle tout à fait cocasse du tigre jaloux d'un kaki ou encore celle d'Hicotéra, la tortue musicienne, qui a ridiculisé son seigneur de puma en lui coupant les moustaches...

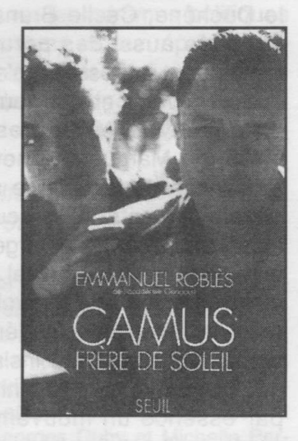
L'Orient, cette région aux contours indécis, évoque irrésistiblement les cités aux coupoles d'or entrevues par Marco Polo, la lenteur majestueuse des caravanes, les épices multicolores, les arabesques des tapis volants, les parfums enivrants, les miroirs magiques...



Dans sa seconde collection, *Mes Premières légendes,* destinée aux tout petits, Gilles Ragache nous propose : *Le Soleil et la Lune* (texte de Catherine Ragache illustration de Sylvie Chrétien), un ravissant petit livre.

Ces collections que nous apprécions, nous les avons mises dans notre librairie, considérant qu'elles constituent pour les jeunes une heureuse initiation à la lecture.

CAMUS, FRERE DE SOLEIL
par Emmanuel Roblès



En 1968, Jean Grenier publiait un témoignage sur son ami Albert Camus. A vingt ans de distance, Emmanuel Roblès – qui est décédé au mois de février dernier – publie un beau témoignage sur l'enfant de Belcourt.

En effet, Roblès et Camus, sont nés en Algérie, l'un à Oran et l'autre à Alger. Ce fut dans cette Algérie de l'entre-deux-guerres qu'ils se rencontrent. L'un et l'autre aiment l'Algérie, rêvent d'égalité entre les Algériens et les Français, ce sont ces souvenirs communs qu'évoque Emmanuel Roblès.

Roblès rend hommage et justice à Camus, comme Jean Grenier l'avait fait. Il se souvient du meeting qui suivi l'Appel pour une trêve civile, lancé par Camus en 1955, où au dehors, les ultras de l'Algérie française hurlent : "A mort Camus" ; alors qu'à l'intérieur les Algériens font le service d'ordre du meeting, rappelant ainsi que Camus n'a pas attendu Sartre pour défendre les droits des Algériens.

C'est aussi le Camus libertaire que nous présente Roblès. Camus fut toujours parmi les premier à défendre l'Espagne libertaire. Comme, il défendait tous les autres opprimés, prenant, par exemple, la parole lors du meeting de soutien à l'insurrection hongroise pour condamner "la torture, l'ignoble torture aussi méprisable à Alger qu'à Budapest."

La vie de Camus, comme celle de Roblès, est un très bel appel à l'humanisme et à l'idéal de solidarité humaine.

S.B.

Le Seuil, 1995, 125p., 80 F.

LA TELEVISION. ENQUETE SUR UN UNIVERS IMPITOYABLE
par Véronique Brocard



Dans la série "Faut-il encore regarder la télévision ?", une journaliste se lance dans une enquête au cœur des chaînes commerciales et concurrentielles. Ayant un peu forcé les portes et les confidences, elle pense avoir déjoué les manipulations réservées aux curieux et livre sur ces populations cavernicoles quelques observations qui ne manqueront pas d'intéresser les ethnologues du futur.

L'auteur a entendu parler du "temps où le télévision se devait de concevoir ses émissions dans le "souci d'apporter, à toutes les composantes du public, information, enrichissement culturel et divertissement". Les chaînes se disaient alors fières de leurs missions "culturelles, éducatives et sociales"". Dès le début (p. 9), tout est dit mais la suite, bien qu'erronée, confirme quand même le diagnostic : "On ne se souciait ni du déficit chronique (faux) du budget, ni des lois de finances fixant les rémunérations des chaînes. On ne parlait ni d'investissement, ni de rentabilité, ni de coût de programmes, ni de recettes publicitaires. C'était le temps préhistorique où les télés se moquaient de l'argent. C'était il y a sept ans, avant la privatisation de TF1 (faux) (*)".

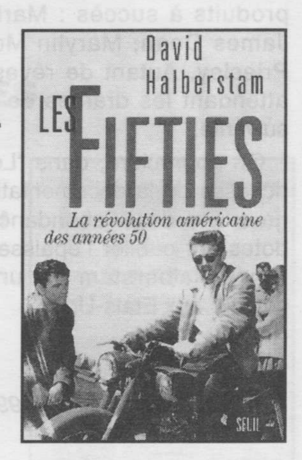
La vérité est lisible entre les lignes. Jadis, il existait un service public qui s'adressait à des citoyens. On n'a, aujourd'hui, que le souci des actionnaires. Publiques ou privées, les chaînes n'ont qu'un seul souci : faire de l'audience en renouvelant les moyens de séduction facile. On peut parler de racolage. Le livre est éloquent sur le niveau mirobolant des cachets des vedettes qui en connaissent la fragilité et sur les coups bas qu'elles se donnent sous la table. La confraternité y est, plus qu'ailleurs une "haine vigilante". La question reste posée : le libéralisme justifie-t-il l'abandon des ambitions humanistes et désintéressées de ce service public si décrié dont on n'utilise plus que l'enseigne. Pour rassurer ? Plutôt pour tromper sur le contenu. Le résultat, c'est une désaffection pour les programmes.

J.-J. L.

* Voir à ce sujet "Le gâchis audiovisuel" (1986). Disponible à la Librairie Floréal.

Editions Lieu Commun. 5, rue Palatine, 75006 Paris. 120 F.

LES FIFTIES, LA REVOLUTION AMERICAINE DES ANNEES 50
par David Halberstam



Au lendemain de la deuxième guerre mondiale, les Etats-Unis qui ont payé, loin de leur continent, un lourd tribut humain dans la lutte contre la folie nazie sont un pays épargné par les destructions et dont l'activité militaro-industrielle a effacé les mauvais souvenirs de la Crise des années 30. La recherche militaire a développé de nouveaux instruments qui annoncent la modernité, pour le pire – l'arme nucléaire – et pour le meilleur – la conquête de l'espace. Dans le domaine civil, une nouvelle révolution s'ébauche dans le domaine de la communication. La télévision prend le pas sur la radio. Elle devient le vecteur d'un modèle de société qui redéploie les séductions du rêve américain. Non sans efficacité ni

bavures. La prospérité profite aux classes moyennes... blanches. La démocratie, dont le pays utilise le modèle à l'exportation ignore l'égalité des droits entre les races. La rigueur protestante au nom de laquelle chaque Président prête serment ferme les yeux sur la pègre qui a ses entrées dans les hauts lieux du Pouvoir. Une inquiétude qui tournera bientôt à l'angoisse se développe : la crainte d'une nouvelle guerre avec le bloc des pays de l'est européen embrigadé de force par le (faux) grand-frère soviétique, sous la bannière marxiste-léniniste. La perspective historique permettra peut-être de relativiser l'importance de la menace mais, à l'initiative d'un paranoïaque alcoolique, le pays se lance dans une douloureuse "chasse aux sorcières".

Conséquence de l'insouciance qu'engendre la prospérité ? Des désirs de libération identitaire se multiplient. Les mouvements féministes encouragent le contrôle des naissances et le Rapport Kinsey sur le comportement sexuel des américains est un grand succès de librairie. Le mal de vivre s'évacue dans le refus du conformisme : le mouvement "beatnik" ne tardera pas à s'exporter avant que ces adeptes, mûris, ne rentrent dans le rang. L'industrie du "show-business" lance quelques produits à succès : Marlon Brando, James Dean, Marylin Monroe, Elvis Priesley. Autant de rêves brisés. En attendant les drames de la décennie suivante.

On appréciera, dans "Les fifties", la richesse de la documentation. C'est un gros livre dont l'abondance des anecdotes fait oublier l'épaisseur. L'auteur, David Halberstam est un journaliste célèbre aux Etats-Unis

J.-J. L.

Editions du Seuil, 1995, 159 F.

HISTOIRE DE L'ALGERIE DEPUIS L'INDEPENDANCE
par Benjamin Stora

L'utilisation de la mémoire comme légitimation du pouvoir est le sort dramatique que connaît le peuple algérien depuis son indépendance. C'est le constat que dresse Benjamin Stora dans son étude consacrée à l'histoire de l'Algérie depuis son indépendance.

L'Algérie est indépendante depuis le 3 juillet 1962. Dès l'été 62, une lutte de clan s'instaure au sein du FLN pour le contrôle du pouvoir, c'est finalement Ahmed Ben Bella qui l'emporte. Ce dernier, de 1962 à 1965, lance les grandes campagnes pour "l'autogestion", qui doivent relancer l'économie débarrassée de ses structures coloniales. Dans le même temps il fait interdire ou mettre hors la loi les partis d'oppositions et le syndicat l'UGTA (Union Générale des Travailleurs Algériens) est mis au pas. L'armée devient la pièce maîtresse du pouvoir en Algérie (120 000 militaires consomment 10 % PIB). Le 19 juillet 1965, Ben Bella est renversé par un coup d'Etat. Houari Boumedien prend le pouvoir, il tente de réorganiser mais comme le note l'auteur : *"l'objectif n'est nullement d'assurer les bases d'un Etat de droit, ni d'introduire le pluralisme et l'alternance politique, mais d'"intégrer" la société au système édifié par le régime."* Régime qui joue en même temps sur des notions délicates et périlleuses en voulant faire coïncider les notions arabité et islamité. L'Etat va de plus en plus intégrer dans son fonctionnement l'islam, pour légitimer son pouvoir. Le mouvement islamiste apparaît dans les années soixante-dix, se développant de manière souterraine. Les premières émeutes du "printemps berbère" de 1980 et plus encore celles d'octobre 1988 vont faire voler en éclat l'expression apparente de l'unanimisme entretenue par le système FLN, qui se réfugiait derrière la victoire de la guerre de libération.

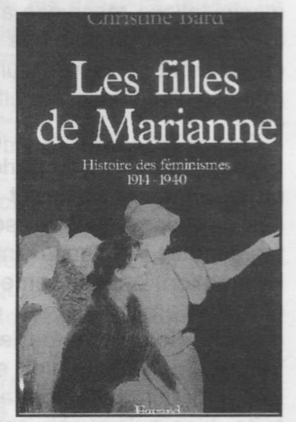
Les lendemains de l'Algérie restent incertains, si les acteurs de la vie politique algérienne utilisent "les vêtements théoriques empruntés au passé... qui restent sous l'emprise des automatismes d'une mémoire fabriquée depuis trente ans". (BS p. 102), celle-ci risque de s'enfoncer dans la nuit.

S.B.

La Découverte, 1994, 122 p.

FEMINISME

LES FILLES DE MARIANNE. HISTOIRE DES FÉMINISMES 1914-1940
par Chritine Bard



A l'aube du mouvement féministe des années soixante-dix, marqué par sa vigueur et ses succès, celui de l'entre-deux-guerres endosse une image désavantageuse. Le mérite du livre de Christine Bard, tiré de sa thèse, est de contrarier les idées reçues. Le féminisme ne s'éclipse pas avec le déclenchement de la première guerre mondiale et avec l'adhésion quasi unanime à l'Union sacrée. Il demeure bel et bien vivant et combatif. Certes, malgré tous leurs efforts, les féministes ne parviennent pas à arracher aux sénateurs le droit de vote des femmes, cependant leurs actions contribuent à l'intégration de celles-ci dans l'espace public. C'est l'histoire de leurs revendications, en interaction manifeste avec l'histoire politique de la France qui nous est présentée.

Le livre ne se propose pas, en effet, d'analyser les raisons de l'antiféminisme en France, ni d'étudier les mécanismes du grippage des institutions, les causes profondes du retard français (1), mais il cherche à appréhender la logique des démarches choisies par les féministes, les stratégies adoptées, étudiées dans leur diversité. Ce que montre Christine Bard c'est l'extrême éclatement des associations féministes. Chacune est étudiée à travers ses leaders dont nous suivons les itinéraires, souvent pathétiques. De très nombreux portraits émaillent l'étude, des portraits de militantes célèbres comme Marguerite Durand, Hubertine Auclert, Gabrielle Duchêne, Cécile Brunschwig, Arria Ly, mais aussi des portraits de militantes dont la postérité n'a pas conservé le souvenir et qui nous permettent de découvrir les figures de Jeanne Mélin, de Marguerite Thevenet... Trois tendances du féminisme se dégagent, entretenant entre elles peu de liens : le féminisme réformiste, largement majoritaire, le féminisme radical qui donne au féminisme une valeur révolutionnaire, et enfin le féminisme modéré, marqué à droite. Christine Bard insiste sur le fait que le mouvement féministe n'est pas par essence un mouvement d'avant-garde, qu'il est en phase avec l'histoire du pays. Ainsi peut-on comprendre l'adhésion de la très grande majorité des féministes à la loi nataliste de 1920, marquée par son caractère répressif. Cette attitude prudente révèle les traumatismes causés par la guerre de 14-18, et aussi un souci de respectabilité des féministes. Leur conservatisme s'illustre particulièrement dans le domaine des mœurs. La priorité est clairement affirmée : il s'agit d'obtenir le droit de vote des femmes. Certaines de leurs propositions acquièrent une résonance particulière au regard de l'actualité ; ainsi Monette Thomas avançait l'idée d'une représentation égale un homme et une femme par circonscription.

Cette logique majoritaire n'est, cependant, pas unanime. Les fémi-

nistes radicales placent en tête de leurs préoccupations l'évolution des mœurs. Les néo-malthusiens apparaissent bien isolés au sein des mouvements féministes, dans leur opposition à la morale bourgeoise et dans leur combat pacifiste inaltérable. Le titre du livre de Victor Marguerite, *Ton corps est à toi*, résume les revendications des féministes radicales. Par ailleurs, la grève des ventres est considérée comme un des meilleurs moyens de lutter contre le bellicisme. Une place toute particulière est faite à l'étonnante figure de Madeleine Pelletier (2), première femme interne des asiles, à l'apparence outrageusement masculine, qui finit sa vie enfermée, après avoir été dénoncée comme avorteuse. Mais le mouvement néo-malthusien, qui trouve de nombreux adeptes dans les milieux libertaires, est paradoxalement peu féminisé et se défend d'appartenir au mouvement féministe, "mouvement bourgeois", composé, selon Manuel Devaldès, "de moralistes pudibondes".

Il faudra attendre le milieu des années soixante pour que les mouvements féministes prônent la révolution sexuelle. Pour l'heure, les féministes veulent faire la preuve de leurs compétences, valorisent le pragmatisme, cherchent à rassurer les hommes politiques par leur patriotisme et leur républicanisme, et se présentent ainsi comme les dignes filles de Marianne.

Olivia Gomolinski

Les Filles de Marianne, Paris, Fayard, 1995, 528 p.

(1) Se référer au livre de Pierre Rosanvallon, *Le Sacre du citoyen. Histoire du suffrage universel en France*, Paris, Gallimard, 1992 ou à son article "L'histoire du vote des femmes. Réflexion sur la spécificité française", *Femmes et histoire. Colloque*. Sous la direction de Georges Duby et Michelle Perrot, Paris, Plon, 1993, pp. 81-86.

(2) Un colloque lui a été consacré. Cf. Christine Bard (sous la dir. de), *Madeleine Pelletier(1874-1939). Logique et infortunes d'un combat pour l'égalité*, Paris, Côté-femmes, 1992, 209 p.

FLORA TRISTAN, GEORGE SAND, PAULINE ROLAND LES FEMMES ET L'INVENTION D'UNE NOUVELLE MORALE 1830-1848

Etudes réunies par Stéphane Michaud

Avec un sous-titre quelque peu ambitieux, ce recueil présente les interventions d'un colloque tenu à Saint-Étienne en mars 1994, parmi lesquelles se détachent plus particulièrement, par rapport à la problématique de cette rencontre, celles – dans l'ordre de présentation de l'ouvrage – de Stéphane Michaud, Madeleine Rebérioux et Michelle Perrot.

La mise en parallèle par Stéphane Michaud des personnalités de Flora Tristan et Pauline Rolland à travers leur correspondance laisse apparaître les nombreuses interrogations que l'on peut formuler sur la personnalité de la première, si l'on veut bien se déprendre de la légitime admiration portée à l'auteur de l'*Union ouvrière*. Il apparaît ainsi que celle dont on a fait, à travers cette œuvre, un précurseur du salut de la classe ouvrière par elle-même fut, toute sa vie, tentée par "l'implacable sollicitation (...) auprès des grands", que ce soit dans le domaine littéraire ou politique. Cette attitude s'accompagnait, souvent, de jugements rapides, pour ne pas dire injustes, sur les ouvriers eux-mêmes ou leurs représentants, ainsi que le souligne Didier Nourrisson dans son intervention sur "Flora Tristan dans la Loire", à propos des étapes de son Tour de France à Roanne et Saint-Étienne. Au contraire, Maurice Agulhon, dans son exposé d'ouverture, pose que "le principal (...) des enseignements de sa vie" est de constater "la distance de l'ouvrier réel à l'ouvrier rêvé, du monde présent à l'utopie programmée". Que la réalité soit toujours plus prosaïque que le rêve ou l'utopie, il n'y a là nulle raison de s'étonner. Il est, par contre, loisible de contester que l'inadéquation entre le travailleur idéalisé et celui rencontré dans la réalité rend illusoire toute tentative de transformation sociale visant à dépasser la séparation entre "ceux d'en haut" et "ceux d'en bas". Pour revenir à une plus juste appréciation des choses, convient-il, probablement, de laisser la parole aux intéressés eux-mêmes. Ainsi, la belle lettre de l'ouvrier écrivain parisien Gosset, citée par Stéphane Michaud, explique à Flora Tristan, en termes mesurés, qu'elle n'est pas la seule à souffrir et à se dépenser pour la réussite du projet d'Union ouvrière. Si elle sollicite les Députés, Gosset lui écrit, qu'avec ses amis, il visite les ouvriers, y trouvant "plus de cœur et de dévouement que vous", et poursuit :

"Prenez garde de vous leurrer d'un vain espoir. Les gens du haut de la société (...) sont infiniment petits selon moi, attendus qu'ils consomment et ne produisent rien, si ce n'est de mauvaises lois. Ne comptons donc pas sur leur concours. Nous pouvons faire sans eux ce qu'ils ne peuvent faire sans nous. Ainsi ne nous occupons que des ouvriers. N'appelons à nous que les ouvriers, et, plutôt que de parler des ouvriers, parlons aux ouvriers. Vous êtes absorbée par votre correspondance et Achille [François], lui, président de société, se couche souvent à 2 heures du matin, rapport à la sienne. Il travaille ensuite depuis 6 heures du matin jusqu'à huit heures du soir, et vous le trouverez toujours à son atelier, afin que ses camarades ne puissent le traiter d'indifférence pour les travaux manuels. Voilà un homme qui se dévoue."

Le colloque aborde également les figures de George Sand et Pauline Roland. Si la première est très connue, la seconde mériterait certainement de l'être beaucoup plus. Elle apparaît, à travers les quelques remarques que lui consacrent Stéphane Michaud, comme une personnalité particulièrement attachante dont le comportement public ne souffre aucune comparaison avec la personne privée, manifestant en toute occasion une profonde humanité et un grand respect pour toutes les catégories de l'humanité souffrante et délaissée. Il reste à souhaiter que d'autres études lui soient consacrées dans les années qui viennent afin de mieux faire connaître cette "véritable prolétaire parmi les prolétaires".

C. J.

Paris, Creaphis, 1994, 109 p., 125 f.

REVUES

L'OURS N°259 AVRIL-MAI 1995

L'Office Universitaire de Recherche Socialiste, situé au 86 rue de Lille (Paris 7e) met à la disposition des chercheurs sa très précieuse bibliothèque dont la fréquentation est de plus en plus importante.

Chacun y reçoit le meilleur accueil. Le bulletin édité par l'Office, dont le N°259 démontre l'ancienneté, paraît dix fois dans l'année.

"Hélas, les finances ne suivent pas" s'inquiète le secrétaire général Denis Lefebvre en relativisant toutefois la situation.

Mais l'OURS ne disparaîtra heureusement pas, le bureau ayant décidé de

réaliser des économies en restreignant le nombre de pages.

Le problème qui met en danger cette revue est malheureusement celui qui accable d'autres revues indépendantes, nous en savons quelque chose.

Seule la solidarité nous permettra de nous maintenir... en attendant des jours meilleurs.

On relève dans ce numéro les sujets suivants :

– Où sont les 1er mai d'antan par *C. Chéber.*

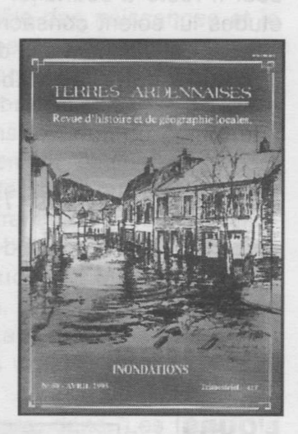
– Les autoroutes de l'info comme nouveaux maîtres du monde par *J.M. Reynaud.*

– Est-ce que c'est bon pour l'emploi ? par *J.L. Pauc.*

– Nourrir l'Afrique par *Ph. Collomb.*

S'adresser à l'OURS, 86 rue de Lille, Paris 75007.

TERRES ARDENNAISES



Au sommaire du N°50 *Spécial Inondations* (avril 95), nous relevons :

– Les crues par *Jacques Lambert.*

– De quelques "inondations" au Moyen-Age par *Pascal Sabourin.*

– Les conséquences de la crue de 1784 par *Jean-Pierre Marby.*

– La crue de 1910 à Charleville-Mézières par *Gilles déroche.*

– Les inondations à Givet par *Pierre Hubert.*

A celui du N°51 :

– Du Petit Ardennais à l'Ardennais par *Claude Lambert.*

– Eléonore de Bergh, dernière princesse de Sedan par *Brigitte Dusch.*

– La naissance de la CGT dans les Ardennes, 1907-1909 : Une philosophie de l'action par *Dominique Petit.*

– La tragédie sedanaise des enfants exposés par *Gérald Dardart.*

– Souvenirs d'école à Tarzy en 1932 par *Lucie Kret.*

Terres Ardennaises, 21 rue Hachette, 08000 Charleville Mézières.

HISTORIENS & GÉOGRAPHES N°348 MAI-JUIN 1995



Ce numéro est consacré à : *1945, fin d'une guerre.* Nous relevons au sommaire :

– La fin de la guerre en Europe et dans le Pacifique par *P. Masson.*

– L'emploi de la bombe atomique en 1945 et ses conséquences par *M. Vaïsse.*

– Les Etats-Unis triomphants : constats et perspectives par *A. Kaspi.*

– La Grande-Bretagne à la fin de la Deuxième Guerre Mondiale par *D. Johnson.*

– L'URSS après la victoire de 1945 : les armes de la super-puissance par *J.-Ch. Romer.*

– L'Allemagne en 1945 : capitulation et situation générale par *K.J. Müller.*

– L'Italie en 1945 par *G. Rochat.*

– La Finlande en 1945 : une situation complexe et originale par *E. Kanninen.*

– L'insurrection de Prague et la renaissance de la Tchécoslovaquie : 1945 par *K. Bartosek.*

– L'hypothèque de Vichy dans l'été 1944 par *J.P. et M. Cointet.*

– Problèmes et ambitions après le 8 mai 1945 par *J. Dalloz.*

– Les forces armées françaises en 1945 par *J. Delmas.*

– Le retour des déportés par *A. Wieviorka.*

– La vie quotidienne en France en 1945 par *D. Veillon.*

– Le Maghreb à la fin de la guerre par *G. Pervillé.*

– Le problème indochinois en 1945 par *C. Hesse d'Alzon.*

Historiens & Géographes, APHG, BP 6541, 75065 Paris Cedex 2. Le numéro 115 F.

J.-J. L.

Auguste Delavigne nous a quittés

Nos lecteurs se souviennent du témoignage émouvant paru dans les numéros 59 et 60 sous le titre : "L'odyssée du marin des Forces Navales Françaises Libres". Son auteur Auguste Delavigne nous a quittés en mai dernier à l'âge de 85 ans.

Gavroche tient à lui rend hommage en publiant sa dernière photo, communiquée par notre ami Serge Jouin qui nous avait fait connaître ce marin "pas comme les autres".

La photo représente Auguste Delavigne recevant, le 22 mai dernier, en toute intimité, la médaille du cinquantième anniversaire de la Victoire. Cette médaille lui fut délivrée par la Fédération de Russie, et remise par son ami Alfred Hémery, responsable du C.V.R. U.N.A.D.I.F..



Librairie de GAVROCHE

Les commandes sont à adresser à
EDITIONS FLOREAL, BP 872, 27008 - EVREUX

Les Paysans : les républiques villageoises de l'An mil au 19e siècle
par H. Luxardo
256 pages, illustré — **30 F.**

La Guerre détraquée (1940)
par Gilles Ragache
256 pages, illustré — **40 F.**

Contrebandiers du sel
par Bernard Briais
La vie des faux-sauniers au temps de la gabelle
288 pages, illustré — **50 F.**

Les Grandes Pestes en France
par Monique Lucenet
288 pages, illustré — **55 F.**

Le Coup d'Etat du 2 décembre 1851
par L. Willette
256 pages, illustré — **30 F.**

DOSSIERS D'HISTOIRE POPULAIRE :
— Luttes ouvrières — 16e/20e siècle
— Les paysans — Vie et lutte du Moyen-Age au 1er Empire
— Courrières 1906 : crime ou catastrophe ?
— Les années munichoises (1938/1940)
Les 4 dossiers — **60 F**

C'est nous les canuts
par Fernand Rude
Sur l'insurrection lyonnaise de 1831
286 pages — **25 F.**

Un maquis d'antifascistes allemands en France (1942-1944)
par E. et Y. Brès
350 pages, illustré — **140 F.**

Carl Heil speaker contre Hitler
par Eveline et Yvan Brès
189 pages — **135 F.**

Florilège de la chanson révolutionnaire de 1789 au Front populaire Plus de 200 chansons sociales en fac-similé.
306 pages — **330 F.**

La Chanson de la Commune
par Robert Brécy
316 pages — **350 F.**

Histoire de la littérature libertaire en France
par Thierry Maricourt
491 pages — **150 F**

Henri Poulaille
par Thierry Maricourt
253 pages — **185 F**

Dictionnaire des auteurs prolétariens
par Thierry Maricourt
275 pages — **129 F**

N'oublie jamais Nicolas
par Gaston Haustrate
288 pages — **110 F**

L'enfer de la charité
par Gaston Haustrate
214 pages — **110 F**

La flamme sauvage
par Ludovic Massé
222 pages — **150 F**

Enragés et curés rouges en 1793 : Jacques Roux, Pierre Dolivier
par Maurice Dourmanget
171 pages — **90 F**

Marius Jacob, l'anarchiste cambrioleur
par William Caruchet
340 pages — **148 F**

Les crayons de la propagande
par Christian Delporte
224 pages — **195 F**

Barbelés à Argelès et autour d'autres camps
par Francisco Pons
282 pages — **140 F**

La collaboration dans l'Eure 1940-1944
par Julien Papp
278 pages — **150 F**

Olympe de Gouges, Ecrits politiques 1792-1793
Tome 1 — **130 F**
Tome 2 — **130 F**

Le droit de cuissage, France 1860-1930
par Marie-Victoire Louis
400 pages — **130 F**

Ces barbelés oubliés par l'Histoire
par Jacques Sigot
351 pages - **138 F**

Le Petit Père Combes
par Jacques Risse
236 pages — **130 F**

Paul Robin (1837-1912)
par Ch. Demeulenaere-Douyère
478 pages — **308 F**

Le gâchis audiovisuel
par J.-J. Ledos, J.P. Jézéquel et P. Regnier
222 pages — **87 F**

Décolonisation du Viêt-Nam
par Trinh Dinh Khai
208 pages — **120 F**

Frères d'ailleurs
par M.-J. Mossand
194 pages — **120 F**

Paul Robin (1837-1912) un militant de la liberté et du bonheur
par Ch. Demeulenaere-Douyere
478 pages — **308 F**

Poulbot le père des gosses
par Francis Robichon
112 pages illustré — **250 F**

L'Etat des prisons, des hôpitaux et des maisons de force en Europe au XVIIIe siècle
par John Howard
599 pages — **200 F.**

Femmes et citoyennes
par Patricia Latour
128 pages — **120 F.**

Syndicats nous voilà !
par Jean-Pierre Le Crom
410 pages — **190 F.**

Le Rouge et le Bleu
par Roger Martinelli
288 pages — **120 F.**

Les oubliés de l'histoire de la Commune
par Charbonneau et Martelet
152 pages — **125 F**

J'avais six ans à Hiroshima
par Keiji Nakazawa
140 pages — **98 F.**

COLLECTION "LA PART DES HOMMES"
Lissagaray, le plume et l'épée
par René Bidouze
238 pages — **125 F**

Jules Guesde, l'apôtre et la loi
par Claude Willard
123 pages — **93 F**

Gracchus Babeuf avec les Egaux
par Jean-Marc Schiappa
265 pages — **125 F**

Moi, Clément Duval, bagnard et anarchiste
par Marianne Enckell
254 pages — **125 F**

Eugène Varlin, Chronique d'un espoir assassiné
par Michel Cordillot
268 pages — **125 F**

Madeleine Pelletier Une féministe dans l'arène politique
par Charles Sowerwine et Claude Maignien
252 pages — **125 F**

Clara Zetkin, féministe sans frontière
par Gilbert Badia
336 pages — **125 F**

Léon Sedov, fils de Trotsky, victime de Staline
par Pierre Broué
496 pages — **125 F**

Renaud Jean, le tribun des paysans
par Gérard Belloin
336 pages — **125 F**

Rosa Luxembourg épistolière
par Gilbert Badia
255 pages — **125 F**

POUR LA JEUNESSE :

Dans la collection "Mythes et Légendes"
225 x 285, illustré
Chaque volume — **65 F**
— La Chevalerie
— L'Egypte
— Les Loups
— L'Amazonie
— Les Gaulois
— Les dragons
— La création du monde
— Les Incas
— La Grèce
— Les Vikings
— Les animaux fantastiques
— Les ours
— Vers l'Amérique
— L'Europe
— Les Indiens
— Ciel et étoiles
— Les métamorphoses
— Les félins
— Terres de mystère
— La forêt
— La mer
— L'Orient

Dans la collection "Mes premières légendes"
200 x 200, illustrées
Chaque volume — **45 F**
— Les Baleines
— Les Géants
— Les Fées
— L'Hiver
— Les sorcières
— Les musiciens
— Les couleurs
— Le printemps
— Les chats
— L'automne
— Les trésors
— Les grands gentils loups
— Le soleil et la lune

Dans la collection "Histoires vraies"
Chaque volume **33 F.**
— Le Secret du grand-frère, une histoire de canuts
— Léa, le Galibot, une histoire de mineurs
— Le Ruban noir, une histoire de tisserands
— La Revanche du p'tit Louis, une histoire de forgerons
— Les cordées de Paris, une histoire de ramoneurs
— Les jumeaux de Carmaux, une histoire de verriers
— Frères du vent, une histoire de mousses
— Les Princes du rire, une histoire de jongleurs
— Quand la Charlotte s'en mêle, une histoire de dentellières
— Le sauvetage du proscrit, une histoire de typographe
— Le paquet volé, une histoire de saute-ruisseau
— Les fendeurs de liberté, une histoire d'ardoisiers
— L'audace de Nicolas, une histoire de cheminots
— Voyage au bout de la Loire, une histoire de mariniers
— Le cadeau d'Adrienne, une histoire de porcelaines
— Fleurs d'Ajonc, une histoire de petite bonne
— Le rêve de bel humeur, une histoire de marchand de livres
— papillon de papier, le petit rat de l'opéra.
— La robe de bal, une petite couturière
— Les moutons d'Armel, un berger de Provence



BULLETIN D'ABONNEMENT

Je m'abonne à Gavroche à compter du numéro 84
Un an 5 numéros (dont 1 double) : 170 F — Etranger : 200 F (par avion)
Tarif spécial étudiant : 145 F sur justification.

Nom .... Prénom ....

Profession ....

Adresse ....

Code postal .... Ville ....

Adresser bulletin et titre de paiement à : Editions Floréal, BP 872 — 27008 Evreux Cedex
CCP 13 895.29 N PARIS

L'amateur de livres



Voici une nouvelle liste d'ouvrages d'occasion disponibles à la vente. Celle que nous publions dans ce numéro est plus importante que les précédentes dans le but de nous assurer un revenu supplémentaire destiné à compenser la baisse des abonnements que nous enregistrons depuis plus d'un an – pourquoi ne subirions-nous pas, nous aussi, la crise économique actuelle ? –. Aussi, nous remercions particulièrement les lecteurs qui nous passent des commandes de livres d'occasion, et rappelons que les prix que nous pratiquons sont très raisonnables...
Assurez-vous, de préférence, que les livres sont encore disponibles. Merci !

- **Amin (Samir), L'accumulation à l'échelle mondiale.** *Critique de la théorie du sous-développement.* Anthropos 1971, 617p .... 45 F
- **Andrew (Ch.) & Gordievsky (O.), Le KGB dans le monde 1917- 1990.** Fayard 1990, 755p index .... 60 F
- **Arnaud (René), La deuxième République et le Second Empire.** Hachette 1929, 345p............ 60 F
- **Attali Jacques, Un homme d'influence.** *Sir Siegmond Warburg (1902-1982).* Succès du Livre 1985, cart.éd., 572p index ... 50 F
- **Badinter (Elisabeth), Paroles d'Hommes (1790-1793).** *Condorcet, Prudhomme, Guyomar...* P.O.L 1989, 185p. .... 30 F
- **Badinter (E. & R.), Condorcet.** *Un intellectuel en politique.* Fayard 1988, 659p, ... 60 F
- **Barrillon (Raymond), La Gauche Française en Mouvement.** Plon 1967 231p .... 30 F
- **Batiffol (Louis), Le Siècle de la Renaissance.** Hachette 1924, 419p .... 60 F
- **Bernatene (H.), Comment diriger votre entreprise face à l'évolution économique.** *L'Organisation Scientifique du Travail.* Cooped 1949, 344p .... 50 F
- **Bouchardeau Huguette, Rose Noël.** Seghers, Mémoire Vive 1990, 234p .... 40 F
- **Boulanger (Jacques), Le Grand Siècle.** Hachette 1924, 426p .... 60 F
- **Bouthoul (Gaston), L'art de la politique.** Marabout 1962, cart. éd. 638p ... 70 F
- **Branthôme, Le Brave Général Boulanger.** Seheur 1930, ill. de 35 h.t. coul. et nbr. doc. photogr., 328p .... 100 F
- **Brimo (Nicolas), Le dossier Hersant.** Maspero Cahiers libres N°320 1977, 129p .... 40 F
- **Cambadélis (J.-C.), Le manifeste des 50.** *Parce que le Front National n'est pas une fatalité.* R.Desforges 1992, 194p .... 30 F
- **Cambon (Victor), L'Allemagne au travail.** P.Roger 1916, 265p .... 50 F
- **Csernatony (Georges von), Le plan Marshall et le redressement économique de l'Allemagne.** Imp. Vaudoise Lausanne 1973, 277p .... 60 F
- **Chevènement (J.-P.), Une certaine idée de la République m'amène à ...** A.Michel 1992, 308p .... 40 F
- **(Collectif), L'identité socialiste, des utopistes à nos jours.** Syros 1987, 238p index .... 40 F
- **Conte (Arthur), Hommes libres...** Plon 1973, 326p .... 30 F
- **Delaisi (Francis), La Banque de France aux mains des 200 Familles.** Intellectuels Antifascistes 1936, 96p (on joint coupures de presse) .... 60 F
- **Desgraupes (Pierre), Le Mal du Siècle.** Grasset 1977, 346p .... 35 F
- **Dubet (François), Le galère : jeunes en survie.** Fayard 1987, 503p index ...... 40 F
- **Duvernois (Henri), Apprentissages.** *Souvenirs des années 1885-1900.* Hachette 1930, 220 p .... 50 F
- **Duflot (Jean), Feltrinelli le Condottiere rouge.** Balland 1974, 309p .... 40 F
- **Echevin (Pol), Echec au roi.** *Charles Tissier: 40 ans de combats.* Ed. Ouvrières 1985, 152p .... 35 F
- **Ecole émancipée (L'), La repression dans l'enseignement.** Maspero 1972, 199p .... 25 F
- **Evin (Kathleen), François Mitterrand.** Fayard 1988, 197p .... 30 F
- **Fabius (Laurent), C'est en allant vers la mer.** Seuil 1990, 219p .... 30 F
- **Friedmann (Fritz), L'Empereur Guillaume II et la Révolution par en haut, l'Affaire Kotze.** Ollendorff 1896, 236p .... 40 F
- **Funck-Brentano, Les Origines.** *De la Préhistoire aux Carolingiens.* Hachette 1926, 400p .... 60 F
- **Funck-Brentano, Le Moyen Age.** Hachette s.d., 516p .... 60 F
- **Gallo (Max), La Gauche est morte. Vive la Gauche.** O.Jacob 1990, 234p .... 30 F
- **Geng (J.-M.), Mauvaises pensées d'un travailleur social.** Seuil combats 1977, 206p .... 30 F
- **Girod (de l'Ain), Rapport fait à la cour sur l'Affaire du mois d'Avril 1834.** *Les Affaires de Lyon, St Etienne et Paris ...* Imprimerie Royale 1834, 4 vol. (502 + 422 + 435 + 568 pp) .... 450 F
- **Glucksmann (André), La bêtise.** Grasset 1985, 274p .... 35 F
- **Gossot (Emile), Melle Sauvan première inspectrice des Ecoles de Paris.** *Sa vie son oeuvre.* Hachette 1884,rel. toile, 231p .... 50 F
- **Grafteaux (Serge), Le Marbre et la Plume.** *Le conflit du Parisien Libéré.* Tema 1975, 168p .... 35 F
- **Gramont (E. de), Mémoires.** Grasset 1928-32, 3 vol (246+283+271) .... 100 F
- **Grey (Marina), Enquête sur le massacre des Romanov.** Perrin 1987, 223p ...... 50 F
- **Guesde, Lafargue..., La naissance du Parti ouvrier français.** *Correspondance inédite.* Ed. Sociales 1981, 206p .... 50 F
- **Guevara (E.Che), La guerre de guérilla.** Maspéro Cahiers libres 31, 183p .... 30 F
- **Jean-Bernard, La vie de Paris 1905,** Lemerre 1906, 458p index .... 80 F
- **Jean-Bernard, La vie de Paris 1908,** Lemerre 1909, 523p index .... 80 F
- **Johannet (René), Eloge du Bourgeois français.** B.Grasset 1924, 349p .... 45 F
- **July (Serge), Les années Mitterand.** Grasset 1986, 285p .... 40 F
- **Kéhayan (N. & J.), Rue du Prolétaire Rouge.** *Deux communistes français en URSS.* Seuil 1978, 222p .... 35 F
- **Kennedy (Robert) , Vers un monde nouveau.** Stock 1968, 327 p .... 35 F
- **Labarthe (Emile), Gambetta et ses amis.** Ed.des Presses Modernes 1938, 424p .... 50 F

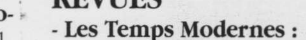
LIBRAIRIE FLOREAL
41, rue de la Harpe BP 872 — 27008 EVREUX — Tél. 32.33.22.33

Nom : .... Adresse : ....
Je vous commande les livres suivants : ....

Auteur	Titre	prix
	Port et emballage prix forfaitaire	20,00
	Total	

Bon de commande et chèque à adresser à **Librairie Floréal**

- **Lacouture (S. & J.), En passant par la France.** *Journal de voyage.* Seuil 1982, 389p .... 35 F
- **Lavarenne (M.), Des Racines Grecques aux Pommes de terres.** *La véridique odyssée d'un professeur.* Lavarenne Clermont-Ferrand 1939, 185p .... 40 F
- **D°**, Ed. Magnard 1948, 200p .... 35 F
- **Lecoin (Louis), Le cours d'une vie.** Auteur 1965, 348p ill. envoi .... 50 F
- **Lejeune (André), Le Rôle du Crédit dans le développement économique de l'Algérie depuis la fin de la guerre.** *Thèse.* E.Duchemin 1930. 235p .... 70 F
- **Lienemann (Marie-Noëlle), La Fracture.** Gallimard 1991, 175p .... 35 F
- **Ludwig (Emil), Guillaume II,** Payot 1930, 445p (défraîchi) .... 40 F
- **Ludwig (Emil), Bismarck.** Payot 1929, 589p .... 50 F
- **Lyautey (Pierre), L'Empire colonial français 1870-1930.** Ed. de France 1931, 540p .... 60 F
- **Marty (Robert), Le roman populaire.** Seghers 1976, 320p .... 25 F
- **Mauroy (Pierre), A Gauche.** Marabout 1985, 352p .... 20 F
- **Maze (Jean), L'anti-système.** A.Fayard 1960, 201p .... 40 F
- **Moraud (Marcel), Lady Morgan 1775-1859.** *Une Irlandaise libérale en France sous la Restauration.* M. Didier 1954, 205p index .... 80 F
- **Murat (Auguste), Les relations économiques internationales.** PUF 1945, 226p (couv. défraîchie) .... 40 F
- **Naudeau (Ludovic), L'Italie fasciste ou l'autre danger.** Flammarion 1926, 285p .... 45 F
- **Nixon (Richard), La vraie guerre.** A.Michel 1980, 364p .... 35 F
- **Noguères (Henri), Le suicide de la flotte française à Toulon.** R.Laffont 1961, 327p index (défraîchi) .... 30 F
- **Parias (Louis-Henri), Histoire Générale du Travail.** Nelle Libr. de France 1959, 4 vol. cart. éd. nbr. ill. (390+375+403+366pp) Etat neuf .... 400 F
- **Philip (André), Histoire des Faits Economiques et Sociaux de 1800 à nos jours.** Aubier 1966, 607p .... 60 F
- **Philip (Olivier), Le problème de l'Union européenne.** Ed. de la Baconnière 1950, 382p .... 50 F
- **Philippe & Hubscher, Enquête à l'intérieur du Parti Socialiste.** A.Michel 1991, 420p index .... 60 F
- **Plenel & Rollat, L'effet Le Pen.** La Découverte/Le Monde 1984, 246p .... 40 F
- **Poincaré (Raymond), Idées contemporaines.** Fasquelle 1906, rel.d.bas., 410p .... 70 F
- **Poliakov (Léon), Le procès de Jérusalem.** *Jugement - Documents.* Calmann-Lévy 1963, 414p index .... 50 F
- **Radin (Paul), Histoire de la Civilisation indienne.** Payot 1935, 301p .... 80 F
- **Rémond (René), La Droite en France de 1815 à nos jours.** Aubier 1954, 323p index .... 70 F
- **Richter (H.-E.), Et tous parlaient de paix.** R.Laffont 1981, 233p .... 30 F
- **Robertson (Terence), Suez ou comment la paix fut sauvée.** Julliard 1964, 375p .... 45 F
- **Rostow (W.), Les étapes de la croissance économique.** Seuil 1960, 207p .... 35 F
- **Rouanet (Marie), Occitanie 1970, les poètes de la décolonisation.** *Anthologie bilingue.* Oswald 1971, 275p .... 45 F
- **Roux (de), La Restauration.** Gdes Et. Hist. Fayard 1938, 466p .... 50 F
- **Rovan (Joseph), L'Allemagne n'est pas ce que vous croyez.** Seuil 1978, 111p .... 25 F
- **Sala-Molins (Louis), Le Code Noir ou le calvaire de Canaan.** PUF 1987, 292p index .... 60 F
- **Salleron (Louis), Naissance de l'Etat corporatif.** *Dix ans de syndicalisme paysan.* Grasset 1942, 318p .... 50 F
- **Saltiel, Rampelberg et Rocquet, L'économie selon Mao.** CLE 1968, 157p .. 40 F
- **Samné (Dr George), Raymond Poincaré.** *Politique et personnel de la IIIe République.* Les Oeuvres Représentatives 1933, 104 photo h.t., 394p index .... 80 F
- **Sauvy (Alfred), De Malthus à Mao Tsé-Toung.** *Le problème de la population dans le monde.* Denoël 1958, 303p index .. 60 F
- **Schmid (J.-R.), Le maître-camarade et la pédagogie libertaire.** Maspero 1971, 212p .... 45 F
- **Schueller (E.), La Révolution de l'Economie.** Guillemot & de Lamothe 1941, 377p .... 50 F
- **Scoff (Alain), Le pantalon.** *Un crime des Conseils de guerre en 1915.* Lattès 1982, 284p .... 45 F
- **Sédillot (René), L'histoire n'a pas de sens.** Fayard 1965, 196p .... 30 F
- **Soria (Georges), Les 300 jours de la Révolution russe.** *Témoignages et documents.* Laffont 1967, 413p index .... 50 F
- **Stryienski (Casimir), Le Dix-Huitième Siècle.** Hachette 1926, 375p .... 60 F
- **Syndicat Nat. des Instituteurs et Institutrices, L'Ecole Publique Française.** Congrès intern. Paris 1937, 256p .... 50 F
- **Tanguy (Lucie), Le capital, les travailleurs et l'école.** *L'exemple de la Lorraine sidérurgique.* Maspero (308-309) 1976, 226p .... 45 F
- **Toffler (Alvin), La 3ème Vague.** *Par l'auteur du "choc du futur ".*Denoël 1980, 623p index .... 40 F
- **Torres (Pablo), La contre-insurrection et la guerre révolutionnaire.** L'Herne 1971, 221p .... 40 F
- **Van den Boeynants (Paul), Les Hommes du Capital et du Travail.** *Essai sur les classes moyennes.* Ed.du Marais Bruxelles 1957, 141p .... 45 F
- **Veblen (Thorstein), Théorie de la classe de loisir.** Gallimard 1978, 278p index .... 30 F
- **Verdier (Yvonne), Façons de dire, façons de faire.** *La laveuse, la couturière, la cuisinière.* Gallimard 1979, 370p ... 60 F
- **Walter (Gérard), Lénine.** Tallandier 1971, cart éd. 555p .... 70 F
- **Wolton (Thierry), Le KGB en France.** Club Express 1986, cart. éd. 311p index .... 60 F
- **Wullus-Rudiger, Les Mémoires de P.Reynaud et la Belgique.** Bruxelles 1946, 126p .... 50 F
- **Ysmal (Colette), Demain la Droite.** Grasset 1984, 250 p .... 30 F
- **Zeller (André), Les hommes de la Commune 1871.** Cercle du Nouv. Livre d'Hist. 1969, cart.éd. 347p + suite iconographique 47p .... 80 F
- **Zweig (Stefan), Magellan.** B.Grasset 1938 (E.O.), 289p .... 80 F



REVUES

- **Les Temps Modernes :**
- **N° 492 à 494, Juillet-Septembre 1987. L'URSS en transparence.** 493p .... 60 F
- **N° 531 à 533, Octobre-Décembre 1990, Témoins de Sartre.** 2 vol 1433p .... 100 F

PIÈCES A DIRE

LES MÔMES

Les marchands de marrons allument leurs fourneaux
Aux encoignures des mastroquets, dans les brumes.
Voici le dernier cri des chandes de cerneaux
Annonçant l'hiver et ses rhumes.

Les petits va-nu-pieds qui n'ont pas de logis
Aux fourneaux à marrons viennent chauffer leurs
Et la porte de feu met sur leurs nez rougis [pattes,
Des rayonnements de tomates.

Quand le vieux Savoyard tourne ses gros yeux ronds
Pour voir ce qui se passe au fond de la boutique,
Les petits effrontés lui chipent des marrons
A la barbe de la pratique.

Puis ils vont, ô vendeuse aux regards peu subtils,
Te filouter, pendant qu'à causer tu t'arrêtes,
Des cerneaux qui leur font les doigts noirs comme
Avaient fumé cent cigarettes. [s'ils

Entre eux, ils sont un peu frères, un peu cousins;
Aussi dénichent-ils des gosses, des petites,
Qu'ils envoient mendier, en guettant les roussins,
Pour se payer deux ronds de frites.

C'est leur dîner. Et comme il faut boire en mangeant,
Comme ils adorent boire à la fraîche, à la glace,
Comme ils ne veulent pas dépenser leur argent,
Ils s'ingurgitent du Wallace.

Car ils ont de l'argent, les mômes sans taudis.
Comment? C'est leur affaire. Ils se fichent du Code
Et volent, pour pouvoir, du haut du paradis,
Rigoler au drame à la mode.

Non qu'ils déboursent rien pour entrer, car ils font
Leur contremarque aux gens qui sortent; mais leur
Leur sert à se payer un vague carafon [braise
De limonade calabraise.

A minuit, l'estomac creusé, les yeux pesants,
Refumant les mégots jetés près du théâtre,
Ils iront retrouver leurs femmes de douze ans
Qui couchent dans les fours à plâtre.

Ces mômes corrompus, ces avortons flétris,
Cette écume d'égout, c'est la levure immonde
De ce grand pain vivant qu'on appelle Paris
Et qui sert de brioche au monde.

JEAN RICHEPIN.

1892



(Dessin de Steinlen.)